

Alain (Émile Chartier) (1868-1951)

Esquisses d'Alain
1.
Pédagogie enfantine

Cours dispensé au Collège Sévigné en 1924-1925

Un document produit en version numérique par Gemma Paquet, bénévole,
professeure à la retraite du Cégep de Chicoutimi
Courriel: mgpaquet@videotron.ca

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Gemma Paquet, bénévole,
professeure à la retraite du Cégep de Chicoutimi à partir de :
Courriel: mgpaquet@videotron.ca

à partir de :

Alain (Émile Chartier) (1868-1951)

Esquisses d'Alain

1. Pédagogie enfantine (1924-1925)

Une édition électronique réalisée à partir du livre d'Alain, Esquisses d'Alain.
1. Pédagogie enfantine. Cours dispensé au Collège Sévigny, 1924-1925. Paris :
Les Presses universitaires de France, 1963, 126 pages.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001
pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 15 septembre 2003 à Chicoutimi, Québec.



Table des matières

Esquisses d'Alain. 1. [Pédagogie enfantine](#)

[Avant-propos](#)

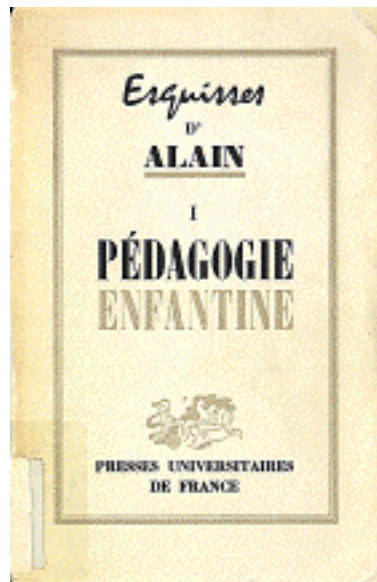
Première leçon :	« J'appelle enfant... »
Deuxième leçon :	Les émotions
Troisième leçon :	Les passions
Quatrième leçon :	Les sentiments
Cinquième leçon :	L'éducation des sentiments
Sixième leçon :	L'intelligence. L'origine des idées
Septième leçon :	Passage de l'imagination à l'entendement
Huitième leçon :	Passage de l'imagination à l'entendement (<i>suite</i>) La Culture et le Savoir
Neuvième leçon :	Passage de l'imagination à l'entendement (<i>suite</i>) La Science
Dixième leçon :	L'attention
Onzième leçon :	L'attention intellectuelle
Douzième leçon :	L'activité enfantine
Treizième leçon :	Les jeux
Quatorzième leçon :	Le travail scolaire
Quinzième leçon :	La pédagogie pragmatiste
Seizième leçon :	L'éducation par l'action
Dix-septième leçon :	L'éducation de la volonté
Dix-huitième leçon :	L'habitude et la volonté
Dix-neuvième leçon :	La volonté et le travail
Vingtième leçon :	La discipline individuelle
Vingt et unième leçon :	Les caractères
Vingt-deuxième leçon :	Esquisse d'une classification des caractères
Vingt-troisième leçon :	Le développement individuel par la culture commune
Vingt-quatrième leçon :	La famille. L'école. La société
Vingt-cinquième leçon :	L'école et la société
Vingt-sixième leçon :	La discipline et la politesse
Vingt-septième leçon :	La discipline (<i>suite</i>)
Vingt-huitième leçon :	L'émulation et l'enseignement mutuel
Vingt-neuvième leçon :	La culture littéraire et la culture scientifique
Trentième leçon :	Du conflit entre l'individu et l'État
Trente et unième leçon :	Les humanités

Alain (Émile Chartier)
(1868-1951)

Esquisses d'Alain
1. Pédagogie enfantine.

Cours dispensé au Collège Sévigny, 1924-1924

Paris : Les Presses universitaires de France, 1963,
1^{re} édition, 126 pp.



[Retour à la table des matières](#)

Esquisses d'Alain (1924-1925)

1. Pédagogie enfantine

Avant-propos

Collège Sévigné, 6 juin 1921

[Retour à la table des matières](#)

Finally the guiding idea, in the education of sentiments is the idea itself of the effective will. It must be considered first of all in the educator, where it encounters, outside fatalism, that I do not suppose at all, at least a prejudice on characters one might almost say on predestination which is very strong. Who observes the individual natures soon arrives at this idea that each of them develops according to its internal law, like an apple tree, which cannot give figs. This idea so strongly supported on the external aspect, and also on the reactions of the mood so constant in each, so different from one to another, this idea is true but it is not true alone. One does not change a nature, in this sense that one will have its manner of being charitable, affectionate, courageous; another one another. Also education must not take as its end to give to one the sentiments of another. As writing it is proper to each though the model be common; the same ideas the same words, not the same trait. But it matters not which writing can bear a good maxim. It must be said as much of these traits of nature, which are invincible, but which at the same time are not at all rebellious.

l'éducation véritable qui n'est que développement. Il y a dans l'être humain la pensée qui est universelle. Par exemple la géométrie. Ainsi cette contradiction que vous voulez voir entre l'idéal humain des sentiments et la nature strictement individuelle, cette contradiction n'est pas extérieure à l'individu, elle est logée en lui. À chaque instant elle est résolue en lui. En chacun la commune nature humaine se réalise par des moyens qui sont propres à lui ; chacun a sa manière de retenir et même de comprendre. Et ce qu'il faut remarquer c'est que la valeur humaine universelle, en un Descartes, n'exclut nullement la nature individuelle. Nul développement n'est plus intérieur et original que celui de cet homme, qui est pourtant, qui est justement à cause de cela, modèle pour tous et bien commun. Il n'y a d'utile que ce qui est inimitable, parce que nous y trouvons le modèle du spontané et l'exemple du salut possible. Justement parce que Descartes n'a point abdiqué jamais. Cette grosse lèvre PENSE.

ALAIN.

Esquisses d'Alain (1924-1925)

1. Pédagogie enfantine

Première leçon

[Retour à la table des matières](#)

J'appelle enfant l'être humain en pleine croissance, avant la formation, avant les passions (altruisme) qui s'y rattachent, avant qu'il ait le souci de gagner sa vie, ou ce qui est la même chose, avant qu'il puisse s'instruire par directe expérience, donc nourri, gouverné, et protégé par la famille. Ces caractères suffisent, mais aussi il ne faut jamais les oublier quand on parle de l'enfant.

Une remarque peut nous éclairer sur la principale division de notre sujet. Le premier caractère (croissance-enfance du cœur), est purement biologique. L'autre (protégé etc.) est sociologique. La famille, l'école, le métier, la nation sont des objets de sociologie. Un enfant peut être précoce, et en quelque sorte prématurément vieux *biologiquement*, c'est-à-dire par une croissance arrêtée ou une formation très prompte. Un enfant peut être précoce aussi s'il se trouve abandonné de la famille et même de la société, contraint à des ruses et à des travaux d'homme. Ce n'est plus un enfant. Il faut considérer l'enfant normal.

Il est clair que toute pédagogie suppose une psychologie. Sentiments, notions, aptitudes, le tout en développement, voilà ce qu'il faut ne point perdre

de vue. Mais la Psychologie elle-même, rapportée au système des Sciences positives

1. Mathématique
2. Astronomie
3. Physique
4. Chimie
5. Biologie
6. Sociologie,

se trouve en l'air. D'après la méthode suivie depuis 50 ans elle se rattacherait directement à la Biologie, et développerait le riche thème de l'union du Physique et du Moral ¹.

Mais les vues d'A. Comte à ce sujet commencent à se développer. On peut poser la question : Est-ce que la psychologie peut se développer beaucoup, peut-elle même commencer, sans s'appuyer sur la Sociologie ? La biologie ne donne qu'un terme, le Physique. Sur la constitution de l'Être moral ou de l'esprit ou du Cœur (Intelligence-Sensibilité-Volonté) tout est laissé au bon sens, et à l'expérience intime de chacun. Mais le bon sens est un bien commun et social, et l'expérience intime est profondément modifiée par les conditions sociales. Deux exemples suffiront. 10 L'idée des sciences et des méthodes n'est pas individuelle. L'idée de la science est portée par une puissante organisation (Museum. Instruments. Laboratoires. Bibliothèques, lycées, collèges. Universités) qui à la fois découvre, invente et enseigne. La science de chacun, petite ou grande, est prise du bien commun. Non seulement il y a en chacun ce qu'il sait bien sans l'avoir vérifié, et ce qu'il sait encore autrement, pour l'appliquer tous les jours (Le postier : encore une organisation), mais il y a pour tous les livres de fond, les livres de vulgarisation, la presse ; c'est comme un oui-dire, une rumeur, mais fixée. Par exemple la comète de Halley. Une éclipse. Un avion. La T.S.F. D'où un savoir imparfait et très indirect, mais très puissant, très important pour l'assiette de l'esprit, pour la paix intérieure et publique. Les peuples ne s'émeuvent plus pour une comète (Le physicien à Lorient). Donc un homme ne trouvera pas en lui-même le secret de ses connaissances, il faut qu'il regarde autour. Mais suivons l'idée. Ces connaissances publiques qui sont de notre temps ne sont pas l'œuvre seulement des hommes que nous avons pu connaître. Ils ont reçu un héritage humain (international),

¹ Développer un peu :

Sensibilité	Constitutions. Tempérament. Aptitudes. Bileux sanguin.	Maladie. Folies. Paresse.
Intelligence	Ville.	Lésions du cerveau. Anémie cérébrale.
Volonté	Hercule.	Faiblesse. Aboulie.

ils l'administrent, l'ordonnent et l'augmentent. Il y a fallu du temps, et souvent des détours. (Galilée, Descartes). Comme la science d'aujourd'hui n'est pas séparable d'un état de civilisation (Politique, Mœurs, Religion = Civilisation), elle n'est pas non plus séparable de l'histoire humaine. Et comme dit Comte « C'est dans l'espèce seulement que l'on peut découvrir les véritables démarches de l'Esprit ».

Autre exemple. L'amour. Invention du XIIe. Certainement ce sentiment s'est développé et même codifié par le changement des mœurs, de la politique, de la religion (La femme relevée. Les cours d'Amour. Les romans. Le théâtre). Il n'est donc pas vrai que l'amour soit un sentiment individuel, ne relevant que de la biologie et de la psychologie biologique. Il en relève certes, comme la Sociologie dépend de la biologie, mais il faut quelque chose de plus. Le psychologue qui s'observe lui-même doit beaucoup à son temps, et aussi à la culture, c'est-à-dire aux modèles de tous les temps. D'où la position fautive de la psychologie que l'on appelle introspective. (Par exemple l'expérience religieuse de W. James relève de l'histoire sociologique des religions). Je me borne à ce développement. Nous ferons de cette idée une application spéciale : voici à peu près selon quel plan.

Esquisses d'Alain (1924-1925)

1. Pédagogie enfantine

Deuxième leçon

LES ÉMOTIONS

27 octobre 1924

[Retour à la table des matières](#)

Il n'y a aucun inconvénient à adopter la division classique Sensibilité, Intelligence, Activité. Ni à distinguer trois étages dans la sensibilité enfantine

Émotion
Passion
Sentiment

chacun de ces mots est défini par la composition et le commun usage. Émotion exprime le mouvement dans le corps, mouvement dépendant principalement de la structure et des actions environnantes. L'Émotion étant seulement compliquée par ceci que l'être humain en a conscience et souvent en cherche les causes. Exemple *Insomnie* (l'émotion pure). Peur. Colère.

La passion exprime un état de dépendance qui est déjà implicitement dans l'émotion. J'y vois ceci de plus que la conscience y est fort éveillée, que l'émotion s'y complique non seulement d'action délibérée, mais encore d'un

jugement réfléchi, d'où l'émotion est redoublée, provoquée, parée de moyens expressifs, enfin étendue sur le passé et sur l'avenir et rapportée à des objets déterminés. Exemple un désespoir d'enfant (je suis méchant, ou menteur. Méprisé. Je le serai toujours). L'idée de Fatalité se montre ici au lieu que les émotions sont bientôt oubliées.

Le sentiment suppose à la fois des émotions et des passions, mais approuvées par le sujet, et en même temps disciplinées, cultivées d'après des opinions fermes et réfléchies. Par exemple l'enfant aime ses parents, admire son père. Blâme un brutal, s'indigne etc.

D'après ces notions même exposées sommairement, il est clair que la vie sensible (le cœur) de l'enfant commence par l'émotion ; et que l'état d'enfance est toujours caractérisé par ceci que l'émotion l'emporte.

L'émotion est un évènement spontané du corps humain (c'est-à-dire involontaire) dépendant de la structure et se terminant à une agitation générale dont les signes les plus connus sont les pleurs et le rire. D'ordinaire la surveillance de soi, l'imitation des autres, la honte, sans compter l'activité, modifient profondément les émotions. Mais il est clair que dans le petit enfant elles sont à l'état de pureté ou si l'on veut d'ingénuité. Une excitation subite produit des crispations qui courent d'un membre à l'autre, et sont sensibles sur la face où l'on remarque deux espèces d'effets :

1° Contractions musculaires

2° Rougeurs et larmes.

Quelquefois tout se résout dans le rire. Quel est ce mécanisme ? Irradiation de mouvements ou bien irritation. Toute excitation produit un mouvement qu'on appelle réflexe et qui souvent est limité. Le bâillement est un réflexe d'origine interne (Excitation du corps par lui-même). La toux est un réflexe d'origine externe en un sens. Le battement des paupières (et la pupille) sont des réflexes qui répondent à une excitation externe.

Un muscle de grenouille réagit à l'excitation électrique. Mais dans un vivant les réflexes sont plus composés. Le mécanisme comprend l'excitation d'une terminaison nerveuse, le cheminement jusqu'à un centre, le retour de ce centre aux muscles moteurs. Par exemple la pupille et le bâillement, la déglutition intéressent évidemment des systèmes plus composés. Une excitation forte ou prolongée ne se borne jamais à exciter un réflexe déterminé. Exemple la lueur de magnésium. Un coup de pistolet. Tout le corps est remué, et chaque partie motrice s'agite à sa manière. Les yeux clignent, les dents se serrent ou la bouche s'ouvre. Les membres s'agitent. La respiration est modifiée. Les mouvements de la gorge et de la bouche produisent des cris (Le cri de poulet). Effets indirects ; le sang est chassé ici et là, le cœur bat vite et irrégulièrement. On appelle émotion-choc cette émotion pure qui par elle-même est indéterminée. (Non encore plaisir ni douleur. Ni peur ni colère).

Deux solutions. L'une momentanée : les larmes. (Ce qui fait qu'à tort on considère les larmes ou bien comme un signe de la douleur, ou bien comme propres aux émotions pénibles).

L'autre, définitive, qui est le rire. Le rire est à proprement parler un déliement ou *dénouement*. Tout se délivre, mouvements souples, délivrance du thorax, large issue à la respiration. Cela fait voir la vraie nature de l'émotion-choc, qui est contracture et étranglement. Le rire est le salut. Et le salut est lui-même convulsif parce que l'émotion se ranime.

L'esquisse du rire est le soupir, qui est aussi une détente, c'est-à-dire un signe indirect de l'émotion. Sans doute n'y a-t-il d'autre plaisir *parmi les émotions* que ce genre de soulagement, après la peur, l'anxiété ou la surprise (La joie fait peur).

Est favorable à la solution, c'est-à-dire à la joie tout ce qui rétablit la circulation libre, ce qui détend les muscles, non point des raisonnements. Lavage, massage, friction, changement d'attitude, excitation modérée et variable. À quoi il faut joindre la position couchée, l'obscurité, le silence. Ce que les nourrices savent.

À l'opposé de l'émotion choc il faut placer la somnolence, ou l'heureux sentiment de la vie équilibrée, sans trace d'inquiétude. Cette émotion, si l'on peut ainsi dire, est passagère par nature. Surtout dans l'enfant elle va aussitôt au sommeil. Dans l'adulte, et même dans l'enfant (presque au terme de la croissance) cette émotion peut être la base d'un riche développement (Rêverie. Distraction. Indolence. *Paresse*). Mais il s'y joint alors des opinions. Nous entrons dans le domaine des passions et des sentiments.

À l'état de pureté l'émotion se développe depuis la somnolence, par la peur premier effet de l'irradiation. Tumulte anarchique (surprise). Puis par la colère qui est physiologiquement la suite de la peur. L'agitation musculaire se traduit en actions. Mordre, frapper, se débattre. Le départ est incertain entre les deux. Mais il se mêle bien vite à la peur une impatience de la peur, élément de l'ordre moral. Nous entrons dans les passions.

La solution se fait par les larmes ou le rire. La fatigue ramène enfin à la somnolence, et telle est l'histoire physiologique de tous nos sentiments sans exception. Mais avec une prodigieuse parure d'opinions et de moyens expressifs.

Règle. Puisque les émotions dominent dans l'enfance, il est sage de ne pas les interpréter ni d'après des opinions supposées (l'enfant n'aime pas son frère, etc.) ni surtout d'après des sentiments durables (cet enfant est irritable). Remarquez le double sens du mot irritation. Il faut *chercher l'épingle* et n'en pas penser plus long, analyser. (Comme de croire qu'un enfant se moque parce qu'il rit).

Un mot ici sur l'imitation des émotions qui est un cas de l'imitation des mouvements, suite naturelle d'une ressemblance de forme et aussi des mouvements de perception. Mais sans doute n'est-ce plus l'émotion pure. Il s'y mêle aussitôt des opinions. Toutefois le bâillement, la panique, le fou rire

indiquent que la contagion des émotions a sa racine au-dessous des opinions, dans la structure biologique elle-même.

Sagesse : ne pas faire des passions avec des émotions (aussi bien en soi), comme antipathie, etc. Ne pas transformer témérairement les émotions en passions.

27 octobre 1924.

Esquisses d'Alain (1924-1925)

1. Pédagogie enfantine

Troisième leçon

LES PASSIONS

[Retour à la table des matières](#)

D'abord les Passions humaines.

Elles correspondent au premier rapport qui s'établit entre les émotions comme telles (mécanisme) et le jugement (ou la conscience) qui les observe, les rappelle et les annonce. La crainte est déjà une passion. La colère aussi. La joie aussi. La légèreté aussi. Il n'y a presque point d'émotions qui ne participent à la passion par ceci tout au moins qu'on a honte ou peur de les éprouver sans les pouvoir dominer.

Mais la passion dans le sens plein fait voir les caractères suivants :

1° Des pensées, c'est-à-dire des perceptions, des souvenirs, des anticipations soit d'événements soit d'objets, soit de *personnes* auxquels sont rapportées les émotions dominantes. Particulièrement toutes les passions sont redoublées par la considération de l'avenir (incertain) et ainsi se compliquent d'espérance et de *crainte*. (Ce sont, comme la joie et la tristesse, des passions

générales). Ici se place l'aveuglement. La passion fait preuve, pour et contre soi. (L'imagination).

2° Un jugement moral, toujours contraire aux passions et toujours impuissant « c'est plus fort que moi ». Il faut l'interpréter exactement. On peut mépriser les lois les mœurs et le jugement d'autrui. Il reste que tout homme voudrait se conduire (d'où cette fureur contre soi qui redouble par exemple la timidité) et se sent esclave (La conscience infallible) et en ce sens, déchu à ses propres yeux. Je suis ainsi. La passion est toujours éclairée, et même chez l'enfant, par l'idée de fatalité. Cela est très sensible dans l'amour. Dans l'ambition (je devrais... je suis bien sot. Que me fait l'opinion). Dans l'avarice même « Ma mère était chien et je suis encore plus chien qu'elle ». Mais il est bon de dire que l'avarice est une des passions qui se justifie le mieux devant elle-même et même devant le juge impartial.

3° Des objets, un savoir, des habitudes, des coutumes et des superstitions. (L'action). Le passionné s'entoure d'objets, aime les actions régulières et même rituelles (Le jeu, l'avarice) recherche ceux qui ont les mêmes passions, les livres qui les représentent (le théâtre) et enfin y rapporte tous ses mouvements comme toutes ses perceptions (Stendhal).

Les passions principales dérivent des régimes principaux (Émotions)

— Allégresse	- Ivresse (jeu). Frivolité. Amour
— Peur	- Avarice. Timidité
— Colère	- Ambition. Férocité. Sévérité
— Somnolence	- Paresse

L'amour, l'ambition, l'avarice se succèdent comme les âges.

Maintenant les passions enfantines.

L'allégresse. - Passion du jeu. Frivolité où je vois une part d'émotion qui est celle de la nature mobile active dévoratrice insatiable (croissance).

Mais aussi un jugement sur soi (fatalité) et une sorte de culte. (Les jeux de saison. La mode. Les jouets. Les fêtes etc.) Indiscipline, révolte. Désordre.

La peur. - L'avarice est rare. Mais la timidité est l'état ordinaire. La sauvagerie en est une nuance, aussi un genre de crédulité et de docilité. (L'imitation, la honte, la pudeur qui sont déjà des sentiments).

La vanité (Comte). La vanité mêlée d'allégresse explique un genre de coquetterie (Flatterie. Câlinerie. Affection expansive) comme aussi un genre de jalousie. Ces sentiments passionnés, de même que l'envie, se rapportent plutôt à la vie familiale et sociale de l'enfant qu'à la vie scolaire.

Enfin la peur proprement dite, si naturelle chez l'enfant, et aisément systématique (La nuit. Les fantômes. Les voleurs. La peur de la peur).

La colère (Emportement). - La colère va souvent à la convulsion chez le très jeune enfant. Mais aussi de très bonne heure elle se complique d'une opinion sur soi, d'une farouche résignation à soi. D'où l'on comprendra :

L'enfant boudeur (sentiment d'un mécanisme qu'on ne sait pas vaincre).

L'enfant obstiné. C'est une colère immobile. C'est le boudeur encore mieux fixé à lui-même, enchaîné par lui-même.

Le désespoir enfantin. Est au fond de toute colère dès qu'elle est passion. Il s'y mêle de la honte, des sentiments offensés (amour respect) par-dessus tout l'idée d'une condamnation irrévocable et toute intérieure. Ce sentiment est très vif chez l'enfant, souvent en raison de son intelligence et de ses sentiments moraux. Il est naturel que la première rencontre du mécanisme et de la pensée fasse scandale.

La somnolence. - Cet état heureux est au niveau de l'émotion. Mais la paresse est proprement une passion. Souvent mêlée à la passion du jeu. (Moquerie. Frivolité.) Où l'on saisit très bien un jugement systématique sur les choses et sur soi. C'est presque *l'ironie*. L'idée de fatalité y est.

Elle domine dans la paresse qui est une pensée souvent très bien affermie. (Par les jugements d'autrui. Par l'opinion). L'écolier s'établit et se fortifie dans sa paresse (part de frivolité). Non seulement il ne peut s'intéresser à rien de sérieux, mais encore il est assuré qu'il ne le peut, et très soucieux de le prouver. (Ce qu'on appelle Mauvaise Volonté vient de la certitude que tout effort sera vain).

Avec un mélange de colère (bouderie, brusquerie. Force physique) la paresse forme une sorte de grossièreté impénétrable, qui n'est pas sans orgueil.

Esquisses d'Alain (1924-1925)

1. Pédagogie enfantine

Quatrième leçon

LES SENTIMENTS

10 novembre 1924[Retour à la table des matières](#)

La nature humaine est indivisible. Il n'y a point de sentiment pur (qui se rapporte seulement à l'âme) mais la passion et l'émotion (machine corporelle et machine mentale) sont la matière de tous les sentiments même les plus sublimes. Le geste, la marche, la parole, l'esquisse même du mouvement de renverser les idoles tout cela est en Polyeucte ; regardons de plus près. Un amour surmonté, mais conservé et de proche en proche une colère relevée au niveau de l'indignation et du mépris, enfin une peur surmontée, l'horreur de souffrir et de mourir, surmontée, sans quoi il ne serait pas un homme, il ne serait pas un héros. Le sentiment de l'honneur dans Rodrigue, de même. (Il s'y mêle encore un emportement, mais surmonté, un désespoir, mais surmonté). Voir les stances de Polyeucte et de Rodrigue. Le chant lyrique est le signe qu'un ordre supérieur est imposé aux forces animales ; mais si elles n'étaient point conservées, où serait la poésie ?

Ces remarques détournent de tracer une théorie des sentiments dans le vide. Le sentiment est total, et enferme la vie ; toutes ces forces désordonnées décrites jusqu'ici sous le nom d'émotions et de passions font le corps du

sentiment ; leur force disciplinée est ce qui fait la grandeur du sentiment. Ce que le mot Cœur en sa commune et triple acception (Amour. Courage. Viscère) exprime à merveille. O tremblant cœur humain !

Il faut donc définir le sentiment, par l'émotion et la passion, mais dominées d'après l'idée (qui est proprement sublime) qu'il faut les vaincre, que l'on n'est homme qu'à ce prix. L'expression *Sauver son âme* prend ici tout son sens. Le sentiment est donc approuvé et voulu AIMÉ, cultivé avec joie.

Analysons un exemple plus près de nous. Le soldat de 1014 a des émotions (des transes disait un fantassin) mais il les surmonte, ou plutôt, car c'est le principal, il veut agir et penser comme si les émotions (peur, anxiété, frisson, tremblement) étaient étrangères, appartenaient au monde physique. Par là il vient à ne les pas grandir, ni imaginer, ni remâcher (les transes).

Le soldat a des passions. Privations, discipline injuste sont pensées fortement, d'où la révolte, toujours s'élevant, mais finalement transformée. (Passage de la colère à l'indignation, à l'enthousiasme, c'est ce qui fait le héros.) Le sentiment sublime qui le porte à mourir (les premières lignes en Champagne en Juillet 1918) est fait de toutes ces émotions et de toutes ces passions ; en quoi il est humain et héroïque.

De même le mystique (une Carmélite) est continuellement en lutte et redescend et remonte ; ces mouvements sont l'âme. (Voir aussi l'analyse de Jean Valjean vers la fin : la furieuse jalousie, la haine, la colère, la violence reviennent. La victoire est sublime.) J'insiste parce que la faute commune ici est de décrire des sentiments trop tranquilles, trop purifiés. Il n'y en a point.

Le sentiment du beau dans l'artiste, s'il était seul, serait sans puissance. Mais il faut compter les déceptions, l'impatience, la paresse, l'intrigue, le découragement, l'envie, le mépris ; tout ce tumulte doit être discipliné (voir le Michel-Ange et le Beethoven de Romain Rolland). Au reste la musique (principalement d'orchestre) exprime le sublime de très près, par le tumulte, le bruit, le laid, toujours menaçant et toujours surmonté. L'orchestre est naturellement un tumulte, tout son est grincement, tout chant est cri, (la IXe Symphonie), c'est ce qui fait le corps de la musique d'où sort l'hymne à la joie (volonté sereine) mais non sans lutte dans les voix. C'est une émeute. Ces remarques suffisent. Il faut en venir à notre sujet.

Les enfants connaissent le sentiment. Ils en sont séparés souvent et presque à chaque instant par cette force de vie en croissance qui les jette au rire aux larmes à la colère, à la frivolité, au désespoir. Mais d'un autre côté ils sont portés au sentiment par cet esprit neuf, non usé par l'expérience, qui se fait naturellement une haute idée de la nature humaine, et tend à admirer les héros, et même à les grandir, enfin à les imiter. Il suffit de lire aux enfants des récits d'actions héroïques pour en être assuré. Et ce sont souvent les natures les plus épaisses, les plus violentes, je dirais même les plus grossières, qui se jettent le mieux à l'enthousiasme. Il n'est point d'enfant qui n'admire les grands hommes, ses parents, le maître, et qui ne rêve de se dévouer pour eux. La force de croissance redouble ces sentiments parce qu'elle les porte à grandir jusqu'à l'état d'homme et à former d'immenses espérances. D'où aussi de profonds chagrins par l'expérience de l'instabilité, de la faiblesse, surtout

devant les reproches sans mesure, devant le mépris, devant la moquerie ; d'où ils retombent aisément aux passions, et surtout à ce désespoir accablé des enfants. Et enfin au sommeil, aux jeux, à la frivolité et à l'agitation, par leur force de vie (Jean-Christophe enfant). C'est pourquoi il est difficile de comprendre l'enfant.

Cette difficulté vient toujours d'une conception abstraite du sentiment, qui est elle-même puérile. Il faut rappeler sans cesse à soi cette idée que le sentiment est toujours en mouvement et changement, en chutes, rechutes et victoires (Turenne : tu trembles carcasse). On a assez dit que le *corps* de l'amour est impatience, fureur, violence, et cela se voit. On ne dit pas assez que l'amour le plus sublime consiste en ceci que ces retours de la passion (jalousie, reproches) et même de l'émotion (humeur agressive) sont continuellement surmontées par le sentiment supérieur à la fois de la faiblesse de la nature et de la force du vouloir (serment).

Tableau des sentiments enfantins. Deux parties.

1° Les sentiments familiaux. Profonds, naturels (la mère et l'enfant) mais non sans luttes, regrets, promesses, remords. Il ne faut pas s'y tromper. Les parents eux-mêmes s'y trompent souvent. La plupart des drames familiaux (ce sont les plus violents) viennent de ce que l'on ne sait pas concilier les mouvements de l'humeur et même les passions avec les sentiments profonds.

2° Les sentiments sociaux. Par la situation même de l'enfant, ils sont limités à la vie scolaire. Ils ne sont ni moins grands ni moins vifs.

C'est un sentiment d'admiration pour ce qui est proprement humain. Qui va aisément à l'enthousiasme ou à la vénération. Redoublés par l'imitation. Contrariés par la légèreté. Ici est le problème de la discipline, à examiner plus tard.

3° Les sentiments personnels, où je vois à noter :

L'espérance (ambition enfantine) qui est immense et fragile. Ce qui est à surmonter ici c'est le désespoir et l'envie qui sont des passions.

Le repentir. Bonne volonté fragile aussi, par la rechute, par le sentiment de la faiblesse. L'enfant retombe souvent au remords qui est un regret et même un désespoir, avec l'idée qu'on est condamné, qu'on ne pourra... Au lieu que le repentir est ce désespoir surmonté par la ferme et confiante résolution de se corriger.

Disons sommairement en attendant d'y revenir qu'il faut secours à l'enfant pour qu'il s'élève du remords au repentir.

10 novembre 1924.

Esquisses d'Alain (1924-1925)

1. Pédagogie enfantine

Cinquième leçon

L'ÉDUCATION DES SENTIMENTS

[Retour à la table des matières](#)

Il faut l'entendre en deux sens. Il y a une éducation des sentiments qui résulte à la fois du changement biologique et des conditions sociales. (*Amour. Famille. Métier. Amitié. Patrie.*) Problème sociologique, réservé, d'autant qu'il n'est pas directement de notre sujet.

Par là on aperçoit les limites de notre problème. Le grand moteur et inspireur de tous les sentiments, le rénovateur et créateur, manque dans l'enfance. Pouvoir merveilleux de préférer la joie d'autrui à la sienne propre. D'être double. Amour. Maternité. Nous n'avons point ce puissant ressort. Mais seulement les riches, vigoureux, violents mouvements d'une nature en croissance, donc avide, despotique, dévoratrice. Pour soi, et c'est légitime, et d'ailleurs ingénument, sans réflexion. Le régime naturel est l'émotion, qui dépend d'aliment, de sommeil, de fatigue, et varie comme l'état du ciel. D'autant plus difficile de la régler, c'est-à-dire de l'élever par les passions jusqu'au sentiment. je ne vois ici d'autre police que modération par le dehors. 3 moyens, en allant du dehors au dedans

Discipline	de Dionysos à Apollon
Gymnastique	
Musique (Muses)	(Nietzsche)

Discipline

La discipline est la condition première des deux autres. Et, chose remarquable, presque impossible dans la famille (l'enfant participe aux situations et les amplifie. Il crie si l'on se querelle) ni avec l'enfant isolé *L'Émile*. Les échecs de Rousseau, de Bossuet, tant d'enfants indomptables, viennent sans doute de l'éducation par précepteur. Au rebours le grand ressort de la discipline c'est l'imitation. J'y reviendrai. Je me borne à signaler d'une part l'indiscipline par imitation qui vient toujours *de ce qu'on juge de la faute par l'intention* ; et au rebours la puissance d'une classe disciplinée sur le nouveau, si indiscipliné qu'il soit. Supposant donc résolue cette question, essentiellement sociologique, je viens à

Gymnastique

Analyse de la violence extérieure toujours liée à la violence intérieure. (Le geste brusque). Ce n'est que maladie à l'égard de soi, d'où une humeur aisément terrible, et qui peut durer toute la vie (Desmarets, Gal Duchêne, en Saint-Simon, en Pierrefeu).

Le vrai remède est d'abord Gymnastique. Dénouer le paquet de muscles. Apprendre à faire un mouvement sans contracture inutile. Habitude, Habileté, c'est presque le même mot. Moyen : décomposer, exercer la volonté sur de petits problèmes, où l'enfant peut réussir. Telle est la première gymnastique (Exemple l'écriture).

2° *Les Jeux*. - Gymnastique libre (on y reviendra). Surtout les jeux esthétiques, ce qui nous conduit à la musique. Ici encore l'ordre est d'abord la danse ensuite le *chant*.

3° *La Politesse*. - Avant d'en venir à la musique notons que la politesse appartient à la gymnastique et qu'il y faut moins considérer l'intention (sur laquelle l'impoli s'excuse : je ne savais pas, je ne croyais pas, je ne l'ai pas fait exprès) que la manière souple et aisée d'agir selon une règle (Effet profond de l'habitude). La danse et la politesse : lien profond.

La politesse est donc un effet de gymnastique et de musique.

Musique

Au sens étroit d'abord. Le rythme discipline par la prévision le commencement la contagion (confiance). La voix chantante discipline plus profondément puisqu'elle régit l'existence viscérale. La colère l'impatience la précipitation la peur l'ivresse sont la négation du chant. Puissance du chant en commun. Bouche fermée. Chant grave et harmonieux d'où l'on viendra peu à peu aux rythmes vifs. Cette partie de l'éducation est encore bien imparfaite (avantages du prêtre).

Au sens large. Les Muses. Tous les arts disciplinent le sentiment. Voici l'ordre.

Le corps humain.
Purgation des passions.
Culture.

La Poésie.

Lecture et récitation.
Se préparer à éprouver
des sentiments humains.

La Tragédie.
La Comédie.

Apprendre à sentir en
apprenant à exprimer.

La construction
(apprentissage de la peinture)
modération dans les
mouvements.

Le Dessin (L'écriture).

Le Modelage
(où le placer ?).

La Peinture (Précaution.
L'art décoratif).

Ce développement est anticipé (L'action) mais il le fallait.

Esquisses d'Alain (1924-1925)

1. Pédagogie enfantine

Sixième leçon

L'INTELLIGENCE

L'origine des idées

Novembre 1924

[Retour à la table des matières](#)

L'enfant se forme dans le tissu humain ; mais il y reste pendant toute l'enfance ; et même cet état se prolonge pour beaucoup. D'où une double conséquence qu'on oublie trop souvent :

1° Les premières expériences de l'enfant, d'où il tire ses premières idées, n'ont point pour objet choses ni ordre extérieur, mais l'ordre humain d'où il reçoit, tire, obtient (*cf. Riquet et M. Bergeret*). Par quels procédés ? Quelle est cette industrie ?

Par *des signes*. Les cris, les pleurs, le rire. La mère, le père, la nourrice. Plaire ou déplaire selon les cas. (Remarquez que l'enfant signifie avant de vouloir et de savoir). Mais son expérience porte d'abord et longtemps sur un signe et l'effet du signe. Désir, prière. Genre de travail singulier. On appelle magie la doctrine des peuples enfants d'après laquelle tout ce que l'on obtient des choses dépend des signes (gestes, paroles). Et toutes les religions ont gardé trace de magie (les rogations). Légendes : incantations. (Grimoire.

Faust). Or, la magie n'est plus dans nos mœurs. Nous distinguons le placier (magicien) et le fabricant.

Mais l'enfant ne peut pas d'abord distinguer deux ordres parce qu'il n'en connaît qu'un. Les choses qu'il obtient lui sont d'abord *données*, comme les choses qu'il connaît lui sont d'abord montrées. Il est d'abord porté. L'obstacle c'est une puissance, une volonté, et non pas une chose. Ainsi tout est miracle. L'idée du travail et de la production lui est étrangère. Ainsi se forment ses premières idées qui ressemblent aux idées des peuples primitifs. D'où nous expliquerons les contes.

2° Autre caractère bien plus paradoxal. L'enfant apprend d'abord sa langue telle qu'elle est. Il est ainsi jeté d'abord dans la plus haute abstraction. Erreur sans mesure de croire que l'enfant forme d'abord des connaissances particulières et s'élève ensuite aux idées abstraites et générales. S'il était seul et s'il s'instruisait par action sur les choses... Mais utopie. La condition de l'enfant c'est qu'il apprend les mots avant d'en savoir le sens. Et à parler rigoureusement, il se fait comprendre avant de se comprendre lui-même. De cette double condition (1° il ignore les liaisons vraies. Tout est possible. 2° le mot n'est pas d'abord lié à l'objet), il résulte que l'enfant se porte de lui-même à un haut degré d'abstraction et d'arbitraire (Soleil. Lélé. Lolo.) ne cherche pas d'abord à exprimer la variété des choses, mais seulement à être compris.

D'où résultent d'innombrables conséquences.

L'enfant cherche longtemps la réponse convenable et non la réponse qui est *vraie*.

L'imagination de l'enfant est surtout verbale. (Récit. Dialogue imaginé).

Le témoignage d'un enfant est toujours suspect.

Le mensonge d'un enfant n'est rien.

Les choses sont vues à travers les mots et jouent longtemps un rôle subalterne.

Enfin la langue étant fort difficile, la première formation de l'enfant doit toujours avoir pour objet de rectifier son langage. Lecture. Écriture. Vocabulaire. Syntaxe. C'est toujours là qu'il faut revenir. C'est certainement par là qu'il faut commencer. Les leçons sont d'abord de correction (politesse) ensuite de vérité. Quand on oublie cela, c'est qu'on se représente l'enfant comme un petit physicien, non comme un petit magicien. On le ramène au concret comme si le concret lui était plus familier et facile. Mais la loi est autre.

Les idées de l'enfant vont tout ensemble :

	De l'abstrait au concret
	De la magie à la science
ou	De l'ordre humain à l'ordre extérieur.

On pourrait appeler éducation cette partie mimique ou gymnastique qui donne d'abord l'expression (ordre humain), l'instruction étant la connaissance de l'ordre extérieur.

Novembre 1924.

Esquisses d'Alain (1924-1925)

1. Pédagogie enfantine

Septième leçon

PASSAGE DE L'IMAGINATION À L'ENTENDEMENT

[Retour à la table des matières](#)

L'enfant est d'abord tout imagination, c'est-à-dire qu'il juge des choses et des hommes d'après ses propres affections, ou d'après les mouvements de son propre corps. Tout est caprice, et n'importe quoi est lié à n'importe quoi. Par exemple une grande peur rend redoutable un certain lieu (la porte de la cave). Tout est également possible et impossible (accordé ou refusé). Ce qui manque, c'est par-dessus tout l'idée de la nécessité extérieure, c'est-à-dire d'un ordre des choses, tout à fait indifférent à nos désirs, mais qui, en revanche, par la loi purement mécanique, donne une prise au travail. Et ce qui manque aussi par suite c'est l'idée d'un ordre humain, sans doute flexible aux affections, mais régi pourtant par la loi du travail de façon qu'en définitive on ne peut vivre selon les affections, mais qu'il faut se rendre *utile*. L'enfant ne sait d'abord que se rendre agréable (ou désagréable).

Les *Contes*, qui sont la philosophie des peuples enfants, nous donnent une exacte idée des opinions enfantines. L'ordre extérieur n'y a aucune importance. (Le tapis magique. L'hippogriffe dans *l'Arioste*). Toutes les actions dépendent de génies favorables ou contraires ; il s'agit donc de vivre

politiquement, c'est-à-dire de connaître les signes. D'où les objets magiques, lampes, anneaux, qui sont des signes par procuration. (Quand je montre l'anneau, je fais un signe au nom d'un autre). Ces objets sont la plus ancienne écriture (le cachet). Chose remarquable, ce qui paraît de raisonnable, de constant dans ces fictions, c'est l'ordre même des affections et cela est même sans nuances, d'après les empreintes de l'imagination (Sympathie. Antipathie) qui divise naturellement les êtres en bons et méchants (Psychologie de la « Bibliothèque Rose »). Évidemment l'enfant (ou le peuple enfant) est conduit ici par des sentiments immuables qui tiennent à la nature (la mère) et à la vie familiale (le père). Les sœurs de Cendrillon restent mauvaises. En revanche ce qui est bon est toujours bon. Le prince charmant est fidèle ; les enchantements trouvent ici leurs limites. Ainsi la Loi morale sans nuances (Le Serment. La Fidélité. Le Devoir. L'Épreuve) est la première forme de l'idée de loi, comme le mot lui-même l'indique. Remarquez comment l'enfant admet aisément la loi, la règle. Cela sera à retenir, en vue de traiter de la discipline. L'étude des primitifs (sociologues) vérifie très bien ces conceptions concernant l'enfance. Car d'un côté ils n'ont point l'idée de nécessité extérieure, mais de l'autre ils vivent d'après des notions absolues sur le Permis et le Défendu (Tabou). Tel est donc ce chaos d'où l'intelligence doit sortir. Il faut essayer ici de suivre la nature. Comment un enfant très mal instruit arrivera-t-il à l'état d'homme ? Par une expérience qui d'abord le conduira à comprendre la loi du travail d'où une appréciation plus nuancée des caractères et des véritables lois de la nature humaine (les ressorts de l'intérêt et le poids de la nécessité). C'est l'idée d'une autre justice (les services). (L'enfant gâté croit longtemps qu'il s'agit de plaire, d'où l'envie). Après cela, et surtout par le métier manuel, l'idée de la nature indifférente (non nisi parendo). Et autour, par ouï-dire, l'idée de l'ordre naturel (Astronomie, sciences mécaniques, physiques, chimiques et même biologiques : médecine. Les lois sociologiques sont les dernières à se montrer).

Il s'agit de l'amener au même point, mais plus vite.

La condition préalable est la connaissance du langage et surtout de la lecture, qui est la partie de bien loin la plus difficile. (L'orthographe en dépend ; elle est le signe de la véritable lecture).

La loi familiale est que le langage y est abrégé, conventionnel, capricieux. Abréviations, surnom. Bredouillement. Cri. Accent. Déformation. Le tout est d'être compris. Et l'enfant est d'abord aidé par la mère par la nourrice, par tous. D'où une corruption continuelle du langage parlé, qui se continue dans les jeux, dans le commerce dans les métiers (l'argot. La vulgarité voulue. Le langage secret, fermé, de caste, de métier, de profession. L'ouvrier, le boursier, le militaire).

Il est clair que c'est l'écriture qui sauve le langage et encore mieux l'imprimé, qui, par l'orthographe, maintient ou tend à maintenir la prononciation. C'est par la lecture que l'enfant se soumet à l'ordre humain et prend connaissance de la nature humaine. Il faut qu'il s'y plie de bonne heure, sans complaisance à lui-même, et jusqu'à une parfaite familiarité. Cela n'est pas si commun qu'on le croit. (L'illettré qui lit. La mère Plutarque). La lecture doit donc être courante, mais toujours réglée. Un double résultat : prononciation correcte, même un peu emphatique (récitation) mais aussi lecture à vue, c'est-

à-dire muette. La poésie convient pour le premier point, la prose pour le second. C'est un problème qui n'est pas résolu. Voici les difficultés.

La coutume d'apprendre les lettres, d'assembler, d'épeler est bonne (du simple au complexe). Le jeu de lettres. Mais elle n'est pas sans inconvénient. Il y a une autre méthode, naturelle (reconnaître le mot) qu'il faudrait aussi pratiquer d'après la méthode de brèves apparitions par exemple. Et aussi la phrase d'un seul coup. je recommande la lecture répétée d'un même passage.

La grammaire se présente de même. Il y a l'analyse logique et *l'usage* (par les auteurs) c'est-à-dire un mélange d'instruction et d'éducation.

La composition ou rédaction se règle aussi de deux manières. Par imitation ou par description. Par imitation ; on a égard à l'ordre humain, représenté par les bons auteurs (le *commun* usage). Exemple. Mettre des vers en prose. Un récit d'après un auteur. Récit d'après une pièce de théâtre. Passer du style direct au style indirect, ou inversement. C'est la part de l'éducation. L'ordre humain.

Description d'une chose vue et encore mieux d'une chose présente. (Intermédiaire : d'une chose montrée et retirée. Par exemple une fleur, un insecte, un tableau, une statue, une machine, un meuble, un outil. Il faudrait graduer). Cet exercice devrait être précédé ou accompagné d'un tableau de vocabulaire et de syntaxe. L'ordre extérieur.

Important. La correction au tableau. Le texte irréprochable, *relu, recopié, appris*. Ici on n'ira jamais assez lentement. La faute commune est d'admirer trop les grâces de l'enfance et d'oublier la *forme écrite*, digne d'être imprimée.

Un mot ici sur les langues étrangères, les langues anciennes, l'explication, le thème, la version. Avantages et inconvénients de chacun.

Pour le thème : bien lire et bien comprendre. Mais langage plat.
Pour la version : Passer par l'idée ou l'objet. Mais deviner.
Pour l'explication : Tantôt trop vite, tantôt trop lentement.

L'explication française. Problème : remplacer les trois. Écueil : tomber dans les rapprochements, ne pas serrer le texte.

Remarque d'ensemble. L'élève doit autant que possible écrire, toujours agir.

Le maître doit peu PARLER.

Esquisses d'Alain (1924-1925)

1. Pédagogie enfantine

Huitième leçon

PASSAGE DE L'IMAGINATION À L'ENTENDEMENT (suite)

La Culture et le Savoir

8 décembre 1924

[Retour à la table des matières](#)

Le langage par lui-même civilise l'individu, puisqu'il règle à la fois le geste et la voix, et réclame attention comme étant loi humaine ou loi commune. Il est clair que l'étude des langues anciennes ou modernes va à la même fin. De là on est conduit aux historiens, aux conteurs, aux poètes, c'est-à-dire à ce que l'on appelle la culture littéraire. Mais aujourd'hui deux ordres d'études se disputent l'écolier. On ne discute plus sur ceci que l'individu doit avoir quelque familiarité avec les deux (les Lettres et les Sciences). Mais il s'agit de savoir si l'une de ces disciplines doit naturellement précéder l'autre, et laquelle.

Il est de consentement que l'étude des langues doit être commencée le plus tôt possible (comment Montaigne apprit le latin) ; il y a ici, comme dans toute la culture littéraire, une part de singerie, disons de politesse, qui s'accorde avec le génie d'imitation de l'enfance. D'un autre côté je n'ai jamais entendu dire que les sciences doivent être abordées de bonne heure. (je ne compte pas

le calcul, surtout mental, et même écrit, qui appartient au langage, et s'apprend machinalement). On convient que les notions de science, telles qu'on essaie quelquefois de les répandre dans les journaux et par des conférences, ne forment pas réellement l'esprit ; ainsi sera la science pour enfants. La science doit être d'entendement, ou bien elle n'est rien. D'où l'on pourrait soupçonner que les Études Littéraires doivent précéder les Études Scientifiques. J'ai connu des jeunes gens qui après le détour littéraire ont brillé dans les sciences ; j'en ai entendu citer beaucoup d'autres. Je me suis dit qu'il était bon d'assurer l'esprit et de l'assouplir par les exercices de la rhétorique, et que c'était ainsi qu'on l'amenait à maturité, par des exercices gradués de l'attention. L'agrément, le sentiment, la beauté poétique étant ici des secours naturels, et l'attention nue, aux idées proprement dites, ne pouvant venir qu'ensuite. Sans compter qu'une connaissance approfondie du langage est nécessaire à la réflexion et au sévère travail de l'analyse (Il manque de rhétorique). Bref si l'on a à chercher à la fois la pensée correcte et l'expression correcte, c'est une surcharge où souvent l'esprit succombe.

Ces remarques ne font pas une doctrine. Mais la doctrine existe, et ces remarques nous préparent à en saisir l'importance. Il s'agit de Comte, la plus forte tête sans doute du XIX^e siècle. On lui doit d'abord une claire notion de la culture littéraire et de la formation scientifique, d'après la distinction aujourd'hui classique de l'ordre humain et de l'ordre extérieur. Les Lettres nous font connaître l'ordre humain, c'est-à-dire en même temps que les moyens d'expression, tout l'univers moral et politique, les mœurs, les coutumes, les divers peuples, les grands hommes, les actions illustres, les passions, les sentiments, les vertus et les vices, immense paysage qui explique le milieu familial, les amis, les voisins ; ici se développe l'esprit de finesse, c'est-à-dire un art d'observer, de deviner, de prévoir, d'interpréter, de juger, qui n'est pas d'abord par règles et qui peut-être ne peut se réduire en règle. C'est comme un voyage et une suite de conversations avec les grands esprits (et encore étudiées, comme remarque Descartes) qui au-delà de la famille et du pays, nous découvrent l'humanité tout entière (Les Humanités) c'est-à-dire en même temps ce qui change, et corrélativement le fond humain invariable. Disons encore mieux, un modèle (par l'expression réglée) des sentiments, et une purification et purgation des passions (Aristote). C'est comme une politesse agrandie, et une société avec ce que l'Humanité a produit de meilleur. Sans compter qu'on y apprend à agir au milieu des hommes et sur les hommes, ce qui est souvent le principal de notre activité. Il y a des métiers qui ont pour matière l'homme (Carrières libérales. Bourgeoisie. Un prêtre, un préfet, un professeur, un commerçant, un juge, un militaire). On dit souvent d'un homme qu'il manque de psychologie ; il faut entendre les études littéraires comme un art psychologique que la psychologie ne fait que compléter (sans cet art, elle serait sans matière).

L'ordre extérieur est tout autre, étranger, indifférent, aveugle et sourd ; en revanche réglé et mesuré, au fond mécanique. Ici la finesse n'est plus à sa place. Il faut connaître, se soumettre, si on veut régner. Ici les études scientifiques. Le même Comte a cherché et trouvé l'ordre de développement historique, qui est aussi l'ordre de dépendance, *qui est aussi l'ordre pédagogique*.

1. Mathématique
2. Astronomie
3. Physique
4. Chimie
5. Biologie
6. Sociologie

Ordre de l'abstrait au concret, du simple au complexe, du facile au difficile. D'où une conception de la formation scientifique à laquelle on se soumet de plus en plus. Il n'y a que la médecine qui prétend se passer encore (mais P.C.N.) des préliminaires mathématiques. Toute formation scientifique (Polytechnique. Centrale. Agro.) suppose d'abord la mathématique. Ceux qui réfléchissent sur l'instruction des jeunes enfants n'y pensent pas toujours assez. je me borne à indiquer cet immense sujet ; par exemple il paraîtra de plus en plus impossible, malgré l'apparence, d'aborder utilement la mécanique, la physique, la chimie sans une préparation mathématique. Et de même la biologie sans la préparation physico-chimique. Pour la sociologie (Droit. Politique. Économique) cela est encore trop méconnu.

Revenons à l'ensemble et décidons, d'après ces notions, s'il faut commencer par les Lettres ou par les Sciences. L'ordre humain, nous l'avons dit, est le premier connu, le plus familier, celui qui intéresse d'abord. L'enfant est premièrement un politique. Comte fut formé de bonne heure aux sciences. Mais instruit par ses erreurs, il sut reconnaître que la culture était aussi précieuse que le savoir, et dans ses travaux, à la fin de sa vie, il donna toujours une grande part à la lecture des poètes et à *l'Imitation des grands Hommes*. D'où il vint à décider que l'éducation comprenait deux parties, l'une privée, donnée surtout par la mère, c'est-à-dire les langues, les poètes, les orateurs, les conteurs. L'autre publique et comprenant, à partir de la 11^e année environ, l'encyclopédie des sciences dans l'ordre plus haut cité (aussi bien pour les filles). Après quoi viendrait l'acquisition des connaissances spéciales au métier. Ce qui n'est autre chose que suivre la nature. Car l'enfant laissé à lui-même étudiera d'abord l'ordre humain, puis par le métier l'ordre extérieur, d'où il reviendra à une meilleure connaissance de l'ordre humain. Dans l'éducation méthodique et développée, ce retour à l'homme commence par la biologie et s'achève par la sociologie.

8 décembre 1924.

Esquisses d'Alain (1924-1925)

1. Pédagogie enfantine

Neuvième leçon

PASSAGE DE L'IMAGINATION À L'ENTENDEMENT

La Science

15 décembre 1924

[Retour à la table des matières](#)

Dans le fait, l'Enseignement Public et par suite privé n'en est pas encore au système de Comte. Les Lettres et les Sciences vont de pair. Il ne peut pas être nuisible de préparer ou d'initier l'enfant à ce que c'est que la recherche d'entendement. La seule précaution à prendre ici (puisque'il s'agit d'instruction et non d'éducation), c'est de se prémunir contre l'imitation et contre la mémoire, qui, au contraire, dans l'éducation, sont les plus puissants moyens. Il s'agit de former le jugement, ce qui enferme deux conditions. D'un côté il faut faire paraître l'ordre extérieur avec ses lois propres et son caractère mécanique ; ce qui détournera de menacer et de prier, et conduira à travailler.

D'un autre côté il faut que l'enfant prenne conscience de ceci que l'erreur est une chose commune et naturelle, que la première apparence est trompeuse en tout, enfin que la loi des choses n'apparaît jamais aux regards paresseux,

mais qu'elle est au contraire cachée. En vue de quoi il faut bien distinguer ce qui est éducation et ce qui est instruction.

Éducation. Comme l'enfant doit connaître l'histoire humaine, et principalement les Prédécesseurs et Bienfaiteurs, il faut lui raconter par le livre l'image et au besoin par le jouet scientifique, les grandes découvertes. Et cette partie de l'Histoire qui est évidemment de grand intérêt et de haute importance, ne peut point viser à la dernière exactitude. Les conceptions d'un Newton, d'un Descartes, d'un Galilée, d'un Copernic et même d'un Archimède, ne peuvent pas être exposées à la rigueur ; il y a dans tous ces esprits une profonde géométrie (même dans Pasteur) qui est la clef de tout, dont l'adolescent, et encore bien doué, pourra seul se rendre maître. C'est pourquoi l'on devra insister ici (ce que font assez bien les livres de vulgarisation) sur les applications (par exemple la T.S.F.). Il s'agit bien d'éducation ; il faut que l'enfant soit de son temps et comprenne le langage de son temps. Il est bon qu'il sache aussi que ce que l'on sait et l'on peut maintenant, l'homme ne l'a pas toujours su ni pu. Mais encore une fois ce n'est qu'une partie de l'Histoire ; comme l'enfant ne peut saisir les difficultés d'exécution dans la marche d'un Alexandre ou d'un Hannibal ' de même pour les découvertes de Newton ou de Leverrier. (Par le calcul ! et c'est tout. Halley de même.) Mais nous cherchons ici les éléments d'une première discipline de l'entendement, autrement dit d'une première notion du possible, du nécessaire, de l'impossible. Ici encore revenons au tableau encyclopédique de Comte, d'où il apparaît que le possible et l'impossible dans l'ordre social sont encore fort mal connus ; dans le psychologique et biologique de même ; dans la chimie ; profondément cachés dans la physique, visibles seulement au mathématicien et dans l'astronomie de même. D'où il faut se rendre familière cette idée que la mathématique (Arithmétique. Géométrie. Mécanique.) est réellement, au regard de l'entendement, la science la plus facile, la science élémentaire. Toute préparation et initiation de l'entendement doit donc viser là. Et il est clair que toute expérience n'y est pas bonne. En général constater est autre chose que comprendre. (Par exemple observer une éclipse, une comète. Essayer un récepteur de téléphone sans fil). Les expériences propres à éveiller l'entendement concernent d'abord les nombres, les longueurs surfaces et volumes, les machines simples (où il n'y a que du mouvement, sans déformation ni échauffement : levier, balance, poulie, treuil). Les expériences sur les nombres (au boulier, parce qu'il conserve l'ordre ; puis avec des billes, des cailloux, des allumettes, des monnaies, des haricots) sont des expériences telles qu'à mesure que l'on perçoit mieux l'objet, on arrive à comprendre la raison, c'est-à-dire la nécessité, le possible et l'impossible. 3 fois 4 = 12 voilà une formule polie et convenable (récompensée). Le mécanisme mental du calcul appartient à l'éducation (bien parler). Mais on peut *former* le produit en comptant 4 objets, trois fois ; la *constance* du résultat est déjà une connaissance ; mais l'opération porte en elle-même sa raison. Qui considère ce que c'est que quatre ajouté à quatre sait que c'est toujours un même nombre) figuré par une disposition sans aucune obscurité



Seize sera même plus clair, plus aisément connu que douze. On peut toujours saisir la nécessité par l'analyse Cartésienne. Par exemple de 3 fois 8 = 24 on tirera 3 fois 9 = 27, car il y a *un* de plus trois fois répété. Il y a en ce genre mille remarques à faire et concordantes.

Je reviens sur les nombres figurés ; on peut dire que la nécessité y est constatée. On saisit l'intérêt des jeux de cubes et des constatations lumineuses auxquelles ils donnent occasion. Par exemple je double le côté d'un carré... l'arête d'un cube. *L'opération* si bien nommée, la construction fait preuve. Laizant a signalé que par ces constructions on peut arriver à saisir des relations surprenantes par leur simplicité. Par exemple si je dis que la somme des n premiers nombres impairs est égale à n^2 , l'entendement est inquiet et perdu.

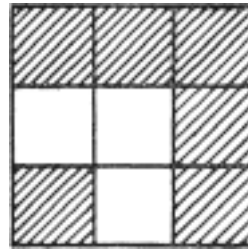


Figure 1

Mais par cette construction, on constate d'abord, et bientôt on comprend la loi, c'est-à-dire la nécessité. Il ne peut en être autrement.

Les fractions de quart, du tiers, etc.

Cette partie de l'initiation est bien connue.

L'initiation géométrique *, mécanique l'est moins. Par exemple la poulie ou le levier.

* L'initiation géométrique, le triangle, le cercle et π :

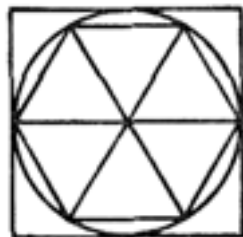
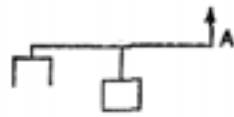


Figure 3

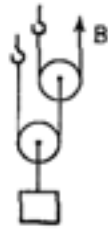
en Diamètres moins de 4 et plus de trois. Plus près de 3 que de 4. Puis mesure directe.



en A je ne supporte que
la moitié du poids.



idem.



d'où en B la moitié de la
moitié.

Figure 2

Mais le terrain le plus favorable est encore l'arithmétique et surtout le calcul mental. (L'Entendement découvre des méthodes.)

15 décembre 1924.

Esquisses d'Alain (1924-1925)

1. Pédagogie enfantine

Dixième leçon

L'ATTENTION

22 décembre 1924

[Retour à la table des matières](#)

Problème de première importance. La plus haute valeur intellectuelle, et même une des valeurs morales, est le pouvoir de faire attention. Notons tout de suite que l'attention est volontaire ; c'est la volonté dans l'intelligence. Au rebours le signe le plus marquant des arriérés est l'inattention, l'impuissance à fixer la pensée. L'inattention doit être décrite, car elle a plusieurs visages.

Il y a l'inattention totale ou indifférence, qui est la marque de la dernière stupidité. Il n'y a alors que les impressions fortes et soudaines ou les appétits animaux qui provoquent une réaction quelconque. Ce genre d'inattention se rencontre aussi dans le profond désespoir (abattement) et déjà à quelque degré dans tout chagrin. L'objet même, les causes de la peine, finissent par ne plus intéresser. Rien n'intéresse.

Décrivons par opposition l'inattention mobile, qui est au contraire pleine de vie et de mouvement. Ici il ne faut pas de fortes impressions ; mais les moindres incidents sont saisis au vol. Les yeux et les oreilles sont aux aguets.

Les pieds marquent l'impatience d'aller chercher de nouveaux spectacles, les mains prennent, manient, laissent tous les objets. De même les réactions sont rapides, changeantes ; mille expressions passent sur le visage. Communément cette activité s'accompagne d'un discours continu.

Une troisième forme d'inattention est corrélative de l'attention, et nous amène à la décrire. La distraction du savant, du penseur, de l'homme qui médite, en est un exemple grossi. Newton croyait avoir déjeuné. Ici l'esprit n'est ni dispersé ni saisi par l'impression forte ; au contraire c'est lui qui donne force à une impression faible, et qui refuse audience aux autres. Le triomphe de l'esprit est de donner intérêt à ce qui n'intéresse nullement l'animal. Thalès, Socrate. Mais il faut revenir à l'enfant qui évidemment est bien loin de ce pouvoir et même n'y arrivera peut-être jamais.

La psychologie expérimentale a amplement décrit l'attention (Voir Ribot). On y remarque l'immobilité, mais non point celle du sommeil, au contraire tendue. Il est probable que toute la fatigue de l'attention vient de ce travail musculaire sans effet (contracture) qui en même temps agit sur la respiration. (Dans l'extrême attention on retient son souffle.) Enfin l'on remarque (température ou balance) un afflux du sang au cerveau. Aussi une fixité des yeux. Cet état est pénible s'il se prolonge. On y reconnaît sans peine les traits de l'attention animale, qu'on pourrait nommer *attente*. (Le chien. Le chat).

Cet effet est aisé à produire chez l'enfant normal. (Par exemple je vais vous montrer une image, une statuette, etc. Regardez bien.) Ici s'éveille la curiosité, qui n'est pas, remarquez-le, de haute qualité intellectuelle. La recherche du nouveau ne conduit par loin. Et, au contraire, un des meilleurs signes de l'aptitude à comprendre est le pouvoir de revenir sur des choses ordinaires et déjà connues.

Mais disons encore autre chose. L'attention que j'appelle nouée arrive à paralyser l'esprit (comme fait toujours la surprise, le saisissement). Il est très vrai que cet état est favorable à la fixation des souvenirs, par l'intérêt passionné que l'attente suscite. Mais il ne faut pas conclure que le souvenir sera exact et fidèle. Les esprits qui ont ce genre de curiosité gardent le souvenir surtout de l'état affectif ou du choc affectif ; mais le souvenir de la chose est en général tout à fait inexact. Comme les témoins d'un accident ou d'un crime. « Il me semble que j'y suis encore » ; mais cela ne veut pas dire qu'ils ont bien vu. De même qu'il ne suffit pas de faire attention pour agir comme il faut (exemple le timide) de même il ne suffit pas de faire attention pour penser comme il faut. (Le timide à l'examen). Il y a un mauvais usage de la volonté, en toutes choses, qui raidit et paralyse. Et c'est l'habitude en toutes choses qui nous délivre.

Tout l'art d'instruire sous ce rapport, consiste à conduire l'enfant de *l'attention nouée à l'attention déliée*. Notamment il faut éliminer la peur de ne pas saisir, la peur de ne pas comprendre et enfin toute espèce d'émotion. Par exemple, dans le calcul mental, il est clair que la peur de se tromper jette dans l'erreur, et la précipitation aussi. Tout le monde donnera la préférence à l'enfant qui à vitesse modérée se trompe rarement, sur l'enfant qui va fort vite, mais souvent se trompe. En sorte que l'état de contracture signe de l'attention animale, signe encore du désir de plaire, de l'ambition, et même de la bonne

volonté, doit finalement être réduit et comme dissous. J'ai remarqué chez de très bons élèves et très attentifs, souvent les signes de l'indifférence, toujours une certaine tranquillité, sans inquiétude ; et c'est cette souplesse qui, comme dans les exercices du corps, permet la vraie vitesse. (Ne serrez pas les dents. Ne serrez pas la bride, l'archet, le fleuret). Il y a une fureur d'attention (toujours jointe à l'ambition et à la timidité) et qui détruit l'attention même.

Disons d'abord que l'enseignement oral, j'entends par leçons suivies, a bien des inconvénients tant que l'enfant n'est pas rompu à conduire son esprit sans trouble, sans inquiétude. La parole humaine est naturellement émouvante ; l'éloquence y ajoute, ramenant par sursauts la contracture animale ; cet état n'est pas si éloigné du sommeil qu'on pourrait le croire ; les expériences connues sur la suggestion et l'hypnose le font bien voir. La coutume de prendre des notes a d'abord un effet gymnastique, qui rompt ou plutôt délie cette attention figée ; mais l'art de prendre des notes est bien au-dessus de l'enfance.

Ici, par anticipation, je dois esquisser le tableau d'une classe en activité (Dewey). Le régulateur de l'attention c'est l'action. L'effet en est purement gymnastique, mais cela n'est pas peu. Il faut que l'enfant manie et fasse, tout au moins qu'il parle (Lecture). Ces mouvements délient l'organisme, et tout en déplaçant l'attention, la maintiennent dans les mêmes chemins. Il est bien de lire, parce que c'est une action ; il est meilleur d'écrire et de relire. On a fait l'expérience de deux leçons devant deux groupes d'élèves : 1° discours avec interrogations (les bras croisés) ; 2° Lecture, résumé dicté et relu (au tableau et sur l'ardoise, dans les mêmes conditions de temps). La seconde leçon a laissé en moyenne des souvenirs à la fois plus précis et plus durables. Il est clair que, pour de très jeunes enfants, l'écriture sera remplacée par le maniement d'objets (mettre en ordre, grouper,, ranger, faire correspondre), ce qui du reste est un genre d'écriture.

La méthode Socratique (faire découvrir à l'enfant ce qu'il peut découvrir) prête à discussion tant que la parole est seule employée. Mais les effets sont excellents si les réponses et même les questions sont *écrites*. (Exercices de vocabulaire, de syntaxe, de description, de récit. Un mot en blanc. Transformations, etc.). je renvoie à une autre leçon les effets de l'imitation et de l'émulation.

Sévigné, 22 décembre 1924.

Esquisses d'Alain (1924-1925)

1. Pédagogie enfantine

Onzième leçon

L'ATTENTION INTELLECTUELLE

5 janvier 1925

[Retour à la table des matières](#)

Distinguons trois degrés de l'attention.

1° *L'Attention affective* qui est l'effet de l'émotion, de la passion, du sentiment

Surprise
Étonnement
Alarme
Contemplation
Adoration
Extase

Cette attention est à la naissance de toute attention ; mais elle doit être surmontée.

2° *L'Attention active*, ou plutôt ouvrière. C'est l'attention qui suit l'action quelle qu'elle soit, et notamment l'action manuelle. Nous y reviendrons en traitant de l'action et des méthodes actives. Les passions sont ici apaisées, et ce n'est pas un petit résultat. Mais enfin le genre de culture qui résulte des métiers ne mène pas loin.

3° *L'Attention intellectuelle*, qu'il faut toujours avoir en vue, et à laquelle il faut élever l'enfant. Observez que le mot intérêt est ambigu. L'intérêt affectif est le premier moteur. L'intérêt de l'action marque un progrès ; mais la fin de l'instruction est de donner de l'intérêt aux opérations intellectuelles proprement dites. Et c'est ce que nous avons à expliquer.

Quel est le but ? D'arriver à l'Attention Intellectuelle. Caractères – *Analytique*. Ici il faut suivre Descartes. (Chercher le simple - Recomposer par ordre - Faire des dénombrements).

Exemple. Observer un paysage. Une image. Une fleur. Un arbre. Un animal.

Analytique
Ordonnée
Reconstructrice
Impartiale et même défiante.

C'est ce qu'on appelle faire attention aux idées. Mais la règle des règles est que quelque objet doit toujours être présent. Toute connaissance d'idées est une expérience. Les idées ne sont point dans quelque région immatérielle.

Le moyen de conduire l'enfant est là.

1° Attention affective. Chercher ou retrouver l'ordre humain. C'est ce qu'on fait communément. Par exemple un tableau, une statue. Une *saison*. Une *maison*. Des problèmes *réels*. Le jeu de la marchande. (Monnaie, volumes. Poids).

2° Attention ouvrière. Qui apparaît dans ce dernier exemple. Et toutes les fois que l'enfant en même temps qu'il réfléchit, fait quelque chose. Cette méthode approche de celle de Descartes dès qu'il s'agit de défaire et de refaire un groupement d'objets.

Correspondance - Les boutons et les boutonnières. Les bouchons.
Classement - Grandeur. Forme. Couleur. Poids.
Construction imitative - Une maison. Un pont.
Jeux de patience - Cube. Puzzle.
Jeux de lettres.
Tous les exercices de vocabulaire de syntaxe et de composition.

Remarquez que la pensée géométrique ou algébrique ne procède pas autrement. Construire. Transformer. Transposer.

Mais n'oublions pas le but qui est d'observer ou constater, *sans toucher*. C'est l'épreuve de choix pour l'attention intellectuelle. (L'astronomie institutrice des hommes bien plutôt que les métiers). Il faut que l'enfant arrive à l'attention presque immobile, c'est-à-dire en surmontant à la fois l'émotion et le besoin d'agir. (Penser, dit Spencer, c'est se retenir d'agir.) Le développement de la méthode des Tests (épreuves pour classer les enfants) a cet avantage de donner l'idée d'exercices d'attention, dans lesquels le principal obstacle est l'émotion même (Surprise. Désir de comprendre. Crainte de n'y pas arriver. Attention nouée).

Voici le problème. Toute opération difficile décourage l'attention. Mais le facile aussi. On arrive à purifier l'intérêt sans l'affaiblir par *des conditions de temps*. L'exercice, l'entraînement gradué donneront bien vite le calme, la confiance en soi, la rapidité de la mise en train, enfin la sécurité par rapport aux émotions (précipitation), qui sont l'équilibre intellectuel même. C'est comprendre la grande idée Cartésienne, que toutes nos erreurs viennent des passions.

Voici quelques exemples d'exercices d'attention.

1° Calcul mental (temps limité)	
2° Opérations écrites	
Barrer une lettre	
Additionner deux chiffre	
3° Description (Temps limité de l'observation).	
4° Jugement.	
	temps limité

Ici il faut se borner à des indications. Le jugement doit dominer le raisonnement et toute pensée. C'est une vue d'ensemble contre les pièges du mécanisme. Un homme intelligent peut faire un calcul. Mais les fautes seront indifféremment petites ou énormes ; tel est le danger des opérations. Une des fonctions du jugement consiste à circonscrire d'avance le résultat de manière à écarter la réponse absurde. Par exemple en mesurant d'après l'ombre la hauteur d'une maison on peut se tromper. Mais 100 mètres est une réponse absurde.

Tout calcul, toute mesure, toute opération d'entendement doit être précédée d'une anticipation du jugement fixant des limites au résultat. Par exemple pour π . Pour le nombre des grains de blé dans un verre, des centimètres cube dans un décimètre cube. Des briques dans un mur. Le calcul mental devrait être orienté de ce côté-là. Par exemple une ménagère qui fait son marché sait bien qu'elle ne dépensera pas 100 francs. L'art du jugement c'est l'art de l'évaluation, de l'approximation. Combien de blé en francs dans une charrette, etc.

La vérification éveille un intérêt purement intellectuel, et très vif.

Sévigné, 5 janvier 1925.

Esquisses d'Alain (1924-1925)

1. Pédagogie enfantine

Douzième leçon

L'ACTIVITÉ ENFANTINE

[Retour à la table des matières](#)

Nous aurions pu commencer par là. Une idée que le Pragmatisme a mise en lumière est celle-ci : l'Action est la première ; entendez non pas la velléité ou comme on dit la tendance (qui supposent à la fois retenue et réflexion), mais le mouvement de l'organisme humain par lequel il change les êtres autour de lui. Il est clair que l'action précède la pensée (Penser c'est se retenir d'agir) et l'on voudrait dire même que l'action précède le sentiment. (Qui est inerte ne sent rien. Le sentiment suppose une lutte. Exemple le toucher actif, riche en sensations parce qu'il est riche en actions). Nous avons vu que les émotions se développent par les réactions de l'organisme. Au reste que savons-nous d'un enfant qui crie ? Sent-il ? Ou ne commence-t-il pas d'abord par des mouvements instinctifs, que nous prenons à tort pour des signes ? Peut-on sentir sans penser ? L'un et l'autre ne supposent-ils pas une réflexion sur l'action d'abord essayée ? Le moment de la pensée comme du sentiment, et, en un mot, de la conscience n'est-il pas le moment d'arrêt (qui est ainsi le signe naturel de l'attention) ? Sans décider absolument là-dessus, on peut juger que l'action précède naturellement la connaissance. Tout ce que l'enfant

apprend de lui-même (Connaissance du monde extérieur. Éducation des sens) il l'apprend par une continuelle exploration, par un continuuel essai, par une entreprise qui n'est interrompue que par le sommeil. Toutes nos connaissances concernant la position des choses (et c'est là le tout de l'éducation des sens, exemple l'aveugle-né guéri) toutes ces connaissances sont des souvenirs d'actions, des anticipations d'actions. Quand je vois ou quand j'entends qu'un objet est loin, que signifie sinon que j'imagine et en réalité que je commence, que j'esquisse l'action déterminée qui me permettra de le toucher. La perception de la distance par la vue n'est réelle que par une mimique énergique des muscles qui nous rend sensible la profondeur ou le relief. Ainsi le corps qui voit est continuellement en mouvement, en attitude, en changement d'attitude. Le relief stéréoscopique n'est senti que par un arrêt ou une préparation à reculer, d'après des signes ; et c'est pourquoi le relief nous saisit. Il y a un cas remarquable où le creux nous saisit ; cela s'appelle le vertige ; et cela intéresse le corps tout entier, comme chacun sait ; le vertige n'est que le commentaire musculaire d'une perception visuelle, c'est-à-dire l'esquisse d'un mouvement par lequel nous essaierions cette profondeur. D'où un recul énergétique des mouvements combattus, enfin une belle peur (Montaigne. Pascal) ; ce qui n'arriverait point si nous jugions de l'abîme d'après les signes visuels bien froidement, comme nous calculons la grosseur du soleil (et voilà un exemple de ce savoir où le corps (l'action) n'est presque point). Mais pour le gouffre nous ne pouvons le percevoir sans déjà y sauter. Au reste la contre-épreuve existe. L'inaction complète (forme du liquide) est équivalente au sommeil, c'est-à-dire à la suppression des perceptions. Si donc on bornait la connaissance à la perception (comme il est raisonnable de le faire pour l'enfant) il faudrait dire exactement que nous pensons nos actions et qu'un objet n'est rien de plus qu'un plan d'action et une règle d'action. Il n'est pas sûr que l'homme ait le privilège de savoir jamais avant l'essai. Toujours est-il que le savoir naturel est technique toujours, c'est-à-dire que c'est un savoir-faire, ce qui suppose le faire. Sans aucun doute, chez l'enfant, l'action précède la pensée. L'enfant ne comprend que ce qu'il fait et ne s'intéresse qu'à ce qu'il fait.

Il suffit, pour se convaincre de cela, de remarquer comme l'enfant se répand en actions. L'heureux état de croissance détermine une activité qu'on peut nommer dévorante. État que l'être humain ne retrouvera plus. Richesse. Dépense heureuse de mouvement. Mobilité étonnante, même dans l'apparence du repos. Jeux bruyants. Explosion à proprement parler de l'activité. (La contraction d'un muscle est réellement une explosion).

D'où résulte d'abord cette humeur instable, bientôt irritée, si aisément agressive et méchante, que l'on constate si souvent non sans étonnement, et qui ferait croire à quelque méchanceté. C'est ici qu'il faut se rappeler que l'action va devant et que la pensée suit. L'enfant frappe parce qu'il a de la force à dépenser. Il crie de même. Il est aisément brutal. L'emportement est le régime ordinaire de l'enfant oisif et laissé à lui-même. (Le jeu de frapper dans la main). Sa propre activité l'irrite. L'excitation fait boule de neige (par la provision de force). L'ennui de l'enfant est un ennui actif, on dirait presque explosif. Cette activité spontanée, qui crée par elle-même un besoin, sans aucune autre utilité, c'est l'activité de jeu. Et la première remarque qu'il faut faire à ce sujet, c'est que les jeux non réglés tournent souvent au brutal, au convulsif, surtout devant témoins, ou avec les grandes personnes (par le jeu

des opinions, et de la timidité, bientôt tournée en colère). De même une danse non réglée dégénère en agitation, excitation, emportement. L'enfant n'a aucune ruse à l'égard de lui-même. Il est naïvement irrité et directement désagréable (crier, frapper) sans aucun prétexte ; et tel est bien l'ordre naturel. Mais c'est ce que les grandes personnes ne comprennent pas toujours. L'enfant oisif, l'enfant séparé du peuple enfant. D'où l'on voit qu'il faut régler l'action de l'enfant avant de songer à régler ses pensées. Ici encore l'éducation doit précéder l'instruction. Au reste cette discipline est spontanée chez l'enfant, surtout chez les enfants réunis. Les jeux sont un fait de l'enfance. L'observation de leurs jeux est évidemment le commencement de la sagesse. On tirera de là cette conclusion sur laquelle vous pouvez déjà réfléchir, c'est que la légèreté propre à l'enfant trouve son remède dans le sérieux propre à l'enfant (Imitation. Ambition. Espoir. Sentiment qu'il ne restera pas enfant, que ce n'est qu'un passage).

Esquisses d'Alain (1924-1925)

1. Pédagogie enfantine

Treizième leçon

LES JEUX

[Retour à la table des matières](#)

Les Jeux des enfants sont des actions réglées, sans aucune contrainte, indépendantes de toute fin extérieure comme l'utilité, sans résultat donc, et qui ont leur intérêt en elles-mêmes. Par exemple un jardin avec du sable, un fort sur la plage, etc. Les jeux vont par périodes, selon les saisons et aussi selon une mode qui a ses retours. On peut juger par là de la puissance de l'imitation, et de l'opinion ; une partie du bonheur de l'enfant est d'imiter les autres, et de faire ce que tous font. Tout jeu est une sorte de danse, plus ou moins libre (balle, corde, toupie, billes, barres) qui leur donne une sécurité du même genre que celle que donne à tous la mode, dès qu'on s'y soumet. D'où nous pouvons comprendre que la discipline une fois établie aura puissance sur la révolte. (On ne pleure point à la maternelle.) Inversement, que le désordre est contagieux.

Je vois deux espèces de jeux :

		Collectifs	Individuels
1° jeux réglés : l'enfant se soumet à une règle.	Esthétiques	Chant, danses, rondes.	Chant.
	Force et adresse à se cacher	Marelle. Les barres. L'épervier. Le ballon. Le chat. Les leçons.	La balle. La corde. La toupie. Le diabol.
2° Jeux Libres . Toujours d'imitation. Mais à des degrés différents.	Imitation.	Poupée. Visites. Épicières. Voiture. Cheval. École. Les métiers.	
	Imagination (collectifs).	Chasseurs. Voleurs. Guerre Déguisements. Les métiers.	
	Imagination (solitaires).	Écrire (très jeunes). Dessin libre (insister sur les espèces de dessin). Constructions. Boutons. Bateau (dans les jeux réglés peut-être). <i>Le récit</i> (monologue).	

Il faut considérer de près d'abord les jeux collectifs ; les passions qui portent à tricher, mais l'indignation ; c'est-à-dire que l'enfant accepte très bien la règle. Surtout un jeu individuel comme la balle, parce qu'alors tricher n'a plus de sens. Tout l'intérêt de ce jeu solitaire vient de ce qu'on accepte la règle. C'est la même chose dans le chant (même individuel) mais ici la règle ne tient plus à l'objet ni aux lois de la nature extérieure, mais plutôt à convenance avec la nature humaine. Les chansons populaires sont des beautés naturelles qui réconcilient toutes les parties de l'homme. C'est une partie de l'esthétique (avec danse) à laquelle l'enfant est très sensible. La danse, la ronde, la chanson. Les paroles magiques. Il l'est moins à d'autres, parce qu'il ne trouve pas aisément un milieu entre imiter servilement et inventer librement. Il y a une différence entre copier un dessin ou un objet, et apprendre une chanson. L'enfant s'intéresse plus naturellement à la musique, surtout par l'intermédiaire

du rythme (d'abord collectif). Au reste l'art de la danse est parmi les plus anciens.

L'objet donne la règle. On voit comme le jeu se distingue du travail et de l'art.

Par rapport au travail. Le jeu efface le résultat. Le jeu plaît par l'action même. La dépense d'énergie est agréable ; la fin est méprisée (Exemple le jardinage. Frivolité). Le jeu ne continue pas, mais au contraire recommence (Les constructions). La sévère loi du travail est oubliée (agriculture).

Par rapport à l'art. Le jeu esthétique touche à l'art. Mais le jeu ne cherche rien de durable (le jardin). L'architecture, mère des œuvres, est tout à fait étrangère à l'enfant.

Il n'y a point de contemplation. L'action dévore tout et détruit ce qu'elle a fait.

Esquisses d'Alain (1924-1925)

1. Pédagogie enfantine

Quatorzième leçon

LE TRAVAIL SCOLAIRE

[Retour à la table des matières](#)

Il y a une opposition marquée entre le travail et le jeu. Dans le travail il y a économie d'effort et souci du résultat (La Taylorisation). Dans le jeu c'est le contraire : prodigalité d'effort, sans souci du résultat (j'entends *durable*). Il est dans la nature puérile de recommencer depuis le commencement. La tradition n'y devient point chose (Les jardins, les maisons. Les jouets). En ce sens l'enfant est négligent. (Il perd. Il oublie. Il détruit). En ce sens on peut dire qu'il n'a point le sérieux ni naturellement aucune idée de l'impérieuse nécessité, ni de la continuité humaine. Cela est au contraire le trait marquant de l'homme. Tout homme doit servir ; de là vient tout honneur. Et les jeux mêmes de l'homme fait sont les Beaux-Arts toujours construits pour durer. (Aussi la musique et la danse ne se conçoivent point hors de l'architecture, des institutions, des fêtes périodiques). Et la sculpture et même la peinture tirent leur puissance de l'architecture (Michel-Ange) essentiellement *durable*. (Le plâtre. Le moulage, etc.). D'où la dure loi du travail humain qui est de continuer et de donner à continuer. D'où il suit que dans l'existence virile les erreurs et les fautes ont des suites, non seulement dans les faits, mais aussi

dans l'opinion. Il faut réparer, expier ; chacun récolte ce qu'il sème. La faute suit l'homme et l'honneur le soutient (Soit dans la guerre. Soit dans les métiers - Les anciennes maisons. Le caractère d'un homme. La noblesse. Le nom. La race). Toutes ces idées sont étrangères à l'enfant, hormis la dernière, qui correspond à un sentiment fort, l'admiration ou vénération à l'égard des parents.

Le travail scolaire est intermédiaire entre le jeu et le travail proprement dit. Il se distingue du jeu par ceci qu'il doit laisser un résultat, et se continuer lui-même. Du travail scolaire doit résulter une œuvre, et cette œuvre appelle une suite. D'où la théorie du cahier. Il faut que le cours des travaux scolaires soit représenté par une œuvre individuelle et aussi par une œuvre collective. Il faut des archives. C'est-à-dire des cahiers solidement reliés. Il n'y a pas de meilleur moyen de réveiller le sérieux et d'obtenir l'effort. Ce serait folie que de se fier aux discours, à la mémoire, aux feuilles volantes. Ce serait jeu. On recommencerait toujours. D'où cahiers de textes appris ; cahiers de rédaction. À la fois lecture, écriture, orthographe. Mais bien plus action continuée. (Pierres d'attente). De beaux cahiers aux titres ornés (s'il se peut, reliés par les élèves). Un cahier d'honneur. Ce moyen est plus nécessaire aux plus jeunes ; il est bon à tous. Le livre ne le remplace pas. (Le *Calendrier* étend cela à l'humanité). *Copier*.

D'un autre côté le travail scolaire n'a pas les lois rigides du travail humain. Dans l'appréciation du travail humain, nul ne tient compte des dispositions, ni des intentions ; une faute qui marque de l'intelligence, de l'initiative, est une perte. Les *essais* sont méprisés. On est prié de n'agir qu'à coup sûr. Ce régime déjà sensible dans l'apprentissage, si différent de l'instruction, conduit ceux qui y sont soumis à considérer le résultat ; il en fait des techniciens, des praticiens, qui méprisent l'intelligence. C'est pourquoi aussi, dans le monde du travail, le spécialiste garde sa place ; c'est qu'un succès de rencontre est peu de chose. Ainsi se font les réputations : ainsi les réhabilitations sont fort difficiles.

Le travail scolaire, si sévère qu'il soit, est beaucoup plus doux que l'apprentissage. La faute est aisément pardonnée, elle semble naturelle ; un bon mouvement, un bon problème réhabilite aussitôt. L'épreuve ne dépend point de la précédente. Le premier n'a aucun droit ; il n'y a point de situation acquise. L'espoir est tout neuf pour tous. Et cela résulte de la nature des choses ; l'enfant part à un certain moment, qu'il faut attendre. Et se résigner à tant de papier gâté. Ce qu'il y a ici de beau, c'est que tous visent plus haut qu'ils ne savent ; tous visent au chef-d'œuvre. Ici règne une justice qui n'a point de mémoire. Ce petit monde est hors de la nature et hors de l'humanité.

D'où l'on peut définir deux déviations.

1° L'enseignement professionnel qui imite l'apprentissage. Toujours l'erreur éclaire l'intelligence. Il n'y a point de pensée sans risque. Toute technique tâtonne et craint l'erreur. C'est pourquoi l'atelier en un sens ferme l'esprit (Il le fixe, il le pétrifie).

2° L'enseignement par le Jeu. Certainement plus près de l'enfant, et plus capable d'éveiller l'intérêt, par le mouvement, la variété, la liberté, l'initiative. Mais le sérieux manque. Il y a autre chose que la frivolité, c'est le sérieux. Une grande ambition. Un mépris des choses puériles est chez l'enfant. Une

recherche enthousiaste, un besoin d'admirer et de vénérer. Peut-être faut-il dire que le sérieux, la règle (emploi du temps), le silence, la discipline sont aussi nécessaires à l'enfant que le jeu. Peut-être le contraste entre l'un et l'autre est-il par lui-même une grande leçon. Les questions *difficiles*.

Esquisses d'Alain (1924-1925)

1. Pédagogie enfantine

Quinzième leçon

LA PÉDAGOGIE PRAGMATISTE

[Retour à la table des matières](#)

Le Pragmatisme devait renouveler la pédagogie. Si comprendre n'est pas autre chose que construire, si l'intelligence n'est jamais séparée de l'action, si donc la contemplation tant vantée se réduit à de stériles jeux de paroles, si l'action enfin est le régulateur et le juge dernier de la pensée droite, il ne faut pas espérer de faire entrer des idées dans l'esprit de l'enfant par des discours seulement. L'enfant qui écoute, dit à peu près Dewey, à la fois pragmatiste et pédagogue, l'enfant qui écoute n'apprend rien ; il n'apprend qu'autant qu'il fait, qu'autant qu'il essaie. C'est alors que l'attention, la réflexion, la pensée enfin (peser) aura un sens ; ce sera un moyen, un instrument, et, comme disait Bacon, l'instrument des instruments : l'organon.

On veut intéresser l'enfant c'est-à-dire produire en lui une sorte de plaisir qui éveille l'attention. Mais il y a deux moyens bien différents d'y arriver, parce qu'il y a deux espèces de plaisir ; l'un qui dérive de la structure de nos sens, et où nous sommes passifs. Par exemple, je veux que l'enfant aime l'école ; je veux qu'elle soit ornée, décorée de couleurs agréables. je le touche

ainsi malgré lui, je le flatte. De la même manière les contes, les récits historiques ou moraux auront pour fin d'éveiller dans l'enfant des sentiments agréables, qui, par souvenir, le disposeront à l'attention ; on dira alors qu'il aime le maître, pour tous ces plaisirs de curiosité, d'approbation, d'enthousiasme, dont l'enseignement est la source. Sans méconnaître qu'il y a des plaisirs plus élevés, plus proprement humains que d'autres, il faut reconnaître qu'en agissant ainsi on imite ceux qui donnent des friandises à l'enfant. On pourrait dire que c'est toujours une certaine sensualité que l'on cultive. Mais voyons bien où est le défaut ; c'est que l'enfant est spectateur ; il attend qu'on l'intéresse. Semblable à celui qui avait un guignol, et qui s'installait dans son fauteuil. Cette attention est paresseuse au fond et de qualité inférieure. Partout on retrouve et encore chez les étudiants de l'Enseignement Supérieur ce goût pour les spectacles, cette passivité naturelle qui assiste au cours, et qui attend que ce soit intéressant, qui croit avoir beaucoup fait si le cours est intéressant. Comme Dewey le remarque avec finesse (*L'école et l'Enfant*), cette attention n'est jamais entière ; elle se détourne aisément, il faut la conquérir et la conserver par les moyens de l'orateur. L'enfant, surtout jeune, y prend l'habitude de dédoubler son attention, c'est-à-dire de ne la donner que par une sorte de contrainte, en cédant à l'intérêt, mais restant toujours prêt à la tourner vers d'autres choses, incidents, camarades, jouets, bavardage, rêverie. Des études faites (*Voir Sociologie et Psychologie de l'Enfant*) dans des classes de la ville de Paris font voir que l'inattention est presque la règle, et même chez les élèves réputées bonnes. J'ai connu et observé ce genre d'attention chez les garçons même laborieux ; ils voudraient faire autre chose ; ils écoutent de temps en temps, ils écoutent ce qui leur plaît. C'est l'école de la paresse.

Comparez cette attention, que malheureusement on peut dire scolaire, à celle d'un enfant qui joue, ou d'un enfant qui fait quelque chose. Il apparaît alors que l'action intéresse d'une autre façon que le spectacle. (Goethe faisant marcher les marionnettes). Et l'on retrouve ainsi une autre théorie du plaisir, due à Aristote, bien plus profonde, et pragmatiste au fond. C'est que, hors les plaisirs qui tiennent aux sens, et qui nous sont communs avec les animaux, les plaisirs proprement humains résultent de l'action, c'est-à-dire de la puissance exercée, éprouvée, de l'essai, du risque, de la victoire ; et que les peines résultent toutes inversement de la passivité (Ennui), de l'impuissance, de l'esclavage, comme l'exemple de l'athlète le fait voir. Car il a plaisir à recevoir la couronne, mais parce qu'il l'a gagnée sans mensonge, sans faveur. Son plaisir est d'avoir triomphé de paresse, de maladresse, de crainte. L'explorateur de même. « Le plaisir s'ajoute à l'acte comme à la jeunesse sa fleur ».

Revenons à l'enfant. D'après cela je ne veux point qu'il écoute les bras croisés ; je veux que son attention suive sa propre action. Je prends comme exemple les essais de rédaction et de dissertation. Refaits. Le travail au tableau, la correction, où chacun guette et prend ce qui lui servira pour construire le développement qu'il a d'abord esquissé. Les effets sont merveilleux par ceci que l'élève ne cesse pas de considérer, d'essayer son action propre, qui est ici d'écrire. C'est une action qui suppose déjà une certaine culture. D'après cet exemple, que je connais bien, je conçois que la classe doit ressembler à un atelier (quels que soient les âges) où chacun fait quelque chose ; non qu'il le fasse parce que cela l'intéresse (on attendrait longtemps) mais plutôt il s'y intéresse parce qu'il le fait, parce qu'il invente un peu à chaque instant. Que ce soit compter, ou classer, ou construire, ou écrire, ou dessiner, l'attention alors

n'est plus divisée ; tout le corps est occupé en même temps que l'esprit. Cette vue a transformé l'enseignement du premier âge. Mais il faut dire aussi que l'enseignement traditionnel (principalement le secondaire) a trouvé depuis longtemps le moyen de faire travailler l'élève en vue d'une œuvre déterminée. Les thèmes, les versions, les traductions, les compositions françaises forment bien mieux l'esprit et disciplinent bien mieux l'attention que ces *leçons* imitées de l'Enseignement Supérieur, et qui ont gâté l'Enseignement Primaire. La seule action de lire (d'ailleurs si nécessaire) fixe bien mieux les connaissances, comme l'expérience l'a montré. La difficulté est de trouver pour chaque étude un exercice où tous les enfants seront actifs. Le calcul mental est parmi les meilleurs. Aussi l'exercice d'élocution, pourvu que les résultats soient inscrits au tableau et écrits et recopiés par chacun. Sans cette précaution, la méthode socratique (Décrire un tableau - Un jardin, Un animal) ne produit que des remarques souvent vives, amusantes, mais de forme négligée. Dans tous les travaux scolaires, il n'est rien de mieux que si l'on reprend, si l'on met en forme l'esquisse imparfaite de l'élève, jusqu'à la perfection ; l'élève reconnaîtra ses propres inventions, sa propre initiative. Par exemple l'exercice des vers français est bon, comme était celui des vers latins. Bref chaque nature s'instruit selon sa propre action.

Le principe est bon. Le risque est de tomber soit dans le jeu des mains, soit dans le travail d'apprentissage, ce qui ferait négliger lecture et culture. Il n'existe pas de travaux qui conduisent à trouver ce qui est dans les livres (l'Humanité) ni qui approchent de savoir lire. La technique est sans pensée, par un genre de sérieux (T. S. F. avion) ; le jeu aussi, par le manque de sérieux ¹.

¹ [Ce sont des moyens pour le jeune âge d'éveiller l'intelligence ; mais ce sera toujours une intelligence technique.]

Esquisses d'Alain (1924-1925)

1. Pédagogie enfantine

Seizième leçon

L'ÉDUCATION PAR L'ACTION

9 février 1925[Retour à la table des matières](#)

Le spectacle quel qu'il soit (Leçon oratoire. Défilé d'images. Cinématographe) instruit mal, parce que l'intérêt est placé dans l'objet et sollicite l'enfant comme par surprise. Or tout le problème de l'éducation est d'amener l'enfant à *s'intéresser* (beau mot) à des choses qui par elles-mêmes ne l'intéressent pas. Par exemple on peut entendre la musique indéfiniment sans l'apprendre ; c'est que l'on reste alors passif ; l'attention s'enfuit à chaque instant. Même, dans les moments de l'attention, il est clair, par les mouvements esquissés, que l'adulte, et surtout l'enfant, voudrait agir aussi, d'une manière ou d'une autre. Mais, si l'on ne passe point à l'action déterminée, à une action qu'on puisse faire, on n'apprendra rien. (Entendre un pianiste, cela n'apprend pas le piano. Voir un peintre. Entendre un homme cultivé).

L'enfant ne s'intéresse qu'à ce qu'il fait. Pour mieux dire, on ne peut vouloir que ce que l'on fait. La volonté en projet n'est que velléité. Pour apprendre à vouloir il faut agir. L'attention, qui n'est que la forme intellectuelle de la volonté, ne peut se séparer de l'action. Pour obtenir l'intérêt (l'attention volon-

taire) il faut d'abord obtenir l'action, l'essai. Voilà en quoi le Pragmatisme nous réveille ; voilà ce qu'il nous apporte d'utile et de bon. Tout homme s'intéresse à ce qu'il fait, et aucun homme ne s'intéresse à rien d'autre. C'est la leçon des jeux et la leçon des métiers.

Maintenant tout n'est pas résolu par là. L'action des métiers éteint la pensée, par la dure loi du travail, qui fait craindre la faute et paralyse l'initiative. Aucune activité de jeu ne conduira à la lecture courante, ni aux Humanités. Il est vrai de dire qu'une classe ou une école doit ressembler à un atelier, non à une salle de spectacle ; chacun y doit agir sans cesse et essayer sans cesse ; le travail du maître doit être une continuelle correction, un continuel redressement. De même l'enfant doit souvent refaire, essayer de nouveau. La règle est donc que la tâche proposée à l'enfant soit toujours à sa portée. Qu'il puisse toujours essayer. (Comme le rappellent les méthodes des maîtres de piano et de dessin. Mais le musicien est ici le meilleur modèle parce qu'il divise la difficulté autant qu'il veut quand ce serait en graduant la vitesse). Ces modèles doivent toujours être présents à notre esprit. Quand on voit ce qu'un professeur de piano ou de violon arrive à enseigner, même à des enfants très médiocrement doués, on est confus d'enseigner en tant de leçons souvent si peu de chose. C'est que les enfants sont trop souvent spectateurs, (c'est-à-dire inertes, distraits, ennuyés). Par exemple une rédaction. Il ne sait comment commencer ; il perd courage. Ici on ne fait trop souvent que choisir les brillants sujets et laisser les autres. Il faudrait donc diviser les difficultés. De même pour le calcul ou les problèmes. Ce sont des énigmes pour beaucoup. Il faudrait répéter les exercices faciles. Et là se trouve une difficulté ; car les meilleurs s'ennuieront, et tous attendront du nouveau.

La méthode des tests (outre qu'elle est une méthode de classement pragmatique, pour les métiers et professions) nous apporte ici un secours, par ces exercices simples, mais dans un temps limité, qui permettent de réveiller l'attention, en la ramenant aux conditions personnelles à chacun (c'est-à-dire dans des conditions telles que tout dépend de moi, de mes passions, de ma propre discipline, de ma propre résolution). Par exemple une addition simple ennue. Une suite d'additions ($5 + 3$ etc.) encore plus. Mais le test correspondant, en temps limité, intéresse tout élève, si l'épreuve est choisie de façon que les plus habiles arrivent à peine à tout compter. Même le test des lettres à barrer a l'avantage de ramener l'attention sur le détail et les éléments des mots, choses par elles-mêmes sans intérêt.

L'exercice de rédaction de même. Car 1° trouver des mots se rapportant à un sujet, c'est trop facile. L'enfant ajourne, se détourne, ne s'y met pas tout entier. Mais limitez le temps, et vous éveillez, vous disciplinez peu à peu un travail de recherche qui est ici essentiel, ce sont comme des gammes.

2° Pour la mise en forme. Une phrase sur un objet (montré pendant 1 seconde ou deux) ou sur une lecture - ou sur une chose précédemment étudiée. Toujours en temps limité. Outre que ce procédé permet d'interroger utilement 40 élèves à la fois.

Pour la mémoire même le test des 4 vers lus trois fois est certainement excellent par ceci qu'il éveille un vif intérêt qui se porte entier sur la chose à retenir. Comparez à ce prodigieux exercice, celui qui consiste à entendre une

leçon d'une demi-heure avec volonté de retenir tout. C'est une volonté molle, sans prise, sans espérance, sans contrôle ; ce n'est que velléité.

Napoléon. La Géométrie et le Latin. L'un et l'autre réussissent assez bien. Le difficile est de les remplacer, soit pour le commencement soit pour tout le cours des études. Il y a beaucoup à inventer.

Géographie. Astronomie
Histoire. Géographie
Arpentage

9 février 1925.

Esquisses d'Alain (1924-1925)

1. Pédagogie enfantine

Dix-septième leçon

L'ÉDUCATION DE LA VOLONTÉ

16 février 1925

[Retour à la table des matières](#)

Il faut comprendre d'abord que le principal de l'éducation morale dépend de la volonté, parce que nos principales fautes (Platon après Socrate dit toutes : Nul n'est méchant volontairement) résultent des impulsions émotions et passions, c'est-à-dire du mécanisme corporel mal gouverné. Suivez seulement les effets, pour le caractère, d'une disgrâce physique pensée, par exemple maladresse et timidité. Mais il y a bien plus. On peut considérer les vertus comme définies par un énergique gouvernement de soi, en opposition aux mouvements involontaires les plus redoutables.

	Mouvements	Vertu
Trembler	Craindre Trembler Frémir	Le Courage
Briser	S'emporter S'enivrer S'irriter	Tempérance
Prendre	Convoiter Garder Prendre Propriété Pouvoir	Justice
Dormir	Imiter Approuver Croire Adorer	Sagesse

Pourquoi se gouverner ? Cela est catégorique. Nul n'aime l'esclavage. Mais beaucoup désespèrent d'en sortir. je suis ainsi c'est plus fort que moi, je n'y peux rien. Ce ne sont pas telles actions qui sont mauvaises (Prudence - Enthousiasme - Économie - Prévoyance - Vénération), c'est l'état intérieur du sujet, connu seulement par la conscience et toujours très bien connu.

Par exemple : Courage. je me laisse entraîner, tout finit bien ; je suis décoré et loué. Mais...

Tempérance. Une colère dissimulée et invincible (insomnie). Je passe pour maître de moi. justice. Je voudrais garder un dépôt, je n'ose pas (Vauvenargues).

Sagesse. je répète ce qu'on dit, et il se trouve que j'ai dit vrai (Paresse).

Au regard de la morale individuelle, ce qu'on appelle la morale sociale apparaît comme une police, d'ailleurs aisément respectée, dès que nous nous gouvernons sans mépriser du tout les pratiques de politesse, de civilité, d'égard, de conformité, de sociabilité, qui apportent un grand secours aussi contre les passions, et toujours bien venu. La Civilisation est cette partie de l'ordre social qui concourt à la moralité individuelle. Il faut aussitôt que possible viser au centre, et exercer les enfants à dominer leurs réactions physiologiques, à vouloir.

Le principe de cette éducation a déjà paru dans les leçons précédentes. De même qu'on ne peut faire attention que si d'abord on agit, plus évidemment encore on ne peut vouloir que si on fait quelque chose. Ce principe conduit fort loin. D'abord à ceci que la pensée ne peut apaiser les passions qu'en changeant la disposition du corps. La possession de soi est athlétique dans le sens strict (comme fait voir l'exemple du cavalier, de l'escrimeur, etc.). En somme la méditation sur les passions est sans issue.

Mais qui pensera à la gymnastique alors ? Il faut agir. Les passions naissent dans l'action (peur, colère, avidité, crédulité) mais aussi en réglant l'action on apaise les passions, et on prend connaissance de son propre pouvoir.

D'où on comprend que les discours concernant les actions que l'enfant n'a pas à faire présentement sont à peu près inutiles.

Par exemple on prépare mieux le soldat futur par gymnastique, adresse, patience, suite, éducation de la responsabilité dans les petits travaux des écoliers, que par des discours émouvants. L'économie n'est rien pour l'enfant, mais l'ordre, la précaution, la propreté sont quelque chose. La justice sociale est une abstraction, mais le respect du matériel scolaire, des livres, des crayons, joint à la bonne administration de ce qu'on possède est quelque chose. Un discours contre la révolte ou la violence n'est qu'émouvant ; mais la politesse scolaire, la pudeur, la mesure, le sourire sont quelque chose. L'opinion publique (le citoyen) est de l'avenir. Mais faire que l'enfant remonte toujours de l'erreur à sa propre inattention est une leçon de jugement. Bref l'enfant, en sa situation scolaire (et familiale, et sociale), comme enfant, peut agir ; c'est en ces actions qu'il apprendra à vouloir. Par exemple attention à l'écriture, à l'orthographe, cela va aussi loin qu'on voudra. « Sois non pas droit, mais redressé ». L'enfant ne s'instruit moralement que par les fautes qu'il fait. Par exemple un discours sur l'ivrognerie est déplacé, mais une faute contre la discipline (emportement, fureur) instruit l'enfant et les autres. Qu'il apprenne à vouloir en ce qu'il peut vouloir.

La bonne volonté n'est pas assez ; c'est l'action qui forme l'enfant.

Deux manières. 1° à l'École. Exemple Michelet, celui qui a la clef de l'étude. Un surveillant du vestiaire. Un protecteur des nouveaux. Balayer, aérer, mettre les papiers à la corbeille. Garder la craie. Compter les ardoises. Ces petites fonctions mettent l'enfant en présence de lui-même, de ce qui dépend de lui. De proche en proche (moniteurs) on peut arriver à une liberté presque sans limite. (Se déplacer. Demander un renseignement. Aider le voisin). Les grands éducateurs ne trouvent pas ici de limite (Système anglais).

2° La discipline elle-même peut servir à la même fin. Par exemple se ranger au sifflet ; en apparence c'est contrainte. En réalité bonheur de se gouverner, surprise de se changer si vite. (Rompre les rangs). En toute action éviter la lenteur, la mollesse, l'indécision, la gaucherie et niaiserie. Il ne faut pas mépriser ici le modèle militaire, qui fait, pour l'éducation réelle, beaucoup plus qu'on ne croit, d'ailleurs sans y penser. Bonheur de bien exécuter, et vite. Les épreuves (tests) dont j'ai parlé sont par elles-mêmes des exercices de

volonté contre les passions. (Exemple un calcul en 4 secondes. Qui empêche ? Timidité. Mauvaise humeur. Indécision. Douter de soi. Réflexion sur soi, intempestive. Tous les exercices scolaires. Exemple : Terminer à l'heure. Épargner sur la mise en train. Faire ce que tous font. S'y mettre. Se mettre au travail comme on se met au jeu.) Vivacité, précision, immobilité après l'action, tels sont les signes d'une volonté déjà exercée. Croire en soi, jurer de vouloir, voilà le tout. Mais il faut essayer.

Ensuite l'habitude et la gymnastique.

16 février 1925.

Esquisses d'Alain (1924-1925)

1. Pédagogie enfantine

Dix-huitième leçon

L'HABITUDE ET LA VOLONTÉ

[Retour à la table des matières](#)

Il faut insister encore sur l'Habitude et sur la Coutume, que les analyses classiques ne distinguent pas assez. C'est dans Hegel qu'on trouve l'idée essentielle. (Philosophie de l'Esprit). Il faut partir de la coutume, qu'on peut appeler aussi routine (dans les métiers) et qui est comme un mécanisme monté par la répétition (Traces, chemins de moindre résistance). La coutume nous amène à réagir de la même manière dans des situations très différentes. Chacun a des coutumes dans son langage. Baste. Parfaitement. Nous sommes d'accord. C'est bien entendu. La famille développe un système de coutumes qui va à un langage fermé et sans variété. Les lieux communs sont des coutumes. Les proverbes aussi. La coutume endort. C'est le premier moment.

Mais il arrive qu'une situation nous jette hors de la coutume. L'effet, comme Hegel l'avait bien vu, est une sorte de fureur, où il entre de la peur, de la maladresse. (Le bégaiement). Toutes les coutumes s'agitent (c'est proprement le jeu de l'imagination). D'où un sentiment d'humiliation qui ne trouve point de remède, on le voit en ceux qui discutent mal, ou qui agissent violemment, gauchement. (Colère contre une serrure, contre un faux col). La

coutume tient de près au fanatisme (Fureur contre celui qui trouble l'ordre du cérémonial, aussi bien dans les pensées). La coutume est donc comme un costume qui nous enchaîne. La coutume est un esclavage. L'événement insolite provoque stupeur ou fureur. L'enseignement doit compter avec la coutume d'abord parce que l'enfant apporte ses coutumes familiales et individuelles (dont la timidité, l'entêtement, la mauvaise humeur sont les signes). Aussi parce que tout ce que l'on veut faire faire par volonté, la coutume le reprend (Les lettres changées dans une figure de géométrie). Un exemple de coutume : deux ouvrières mettront deux fois plus de temps. Un mécanisme se crée continuellement ; on ne peut dire qu'il soit tout mauvais. Mais enfin agir et parler ainsi en somnolant, ce n'est pas d'un homme.

La coutume est le grand obstacle à la volonté, non seulement parce qu'elle ramène le mécanisme, mais surtout parce que tout changement dans le mécanisme est trouble et bientôt colère. (Le timide). D'où raideur, maladresse, désespoir. Faire ce qu'on veut, ce n'est pas immédiatement facile.

Je signale ici un lieu commun concernant l'action de coutume, c'est qu'elle est troublée par l'attention et la volonté. Ce n'est qu'un lieu commun, si on l'applique à l'habitude. Il faut répéter que l'habitude (Habitus, possession) n'est point un obstacle à l'action nouvelle. Le premier effet de l'habitude est d'apaiser cet étonnement musculaire, si l'on peut ainsi dire, qui nous paralyse dès que nous sommes mis en demeure d'inventer. Mais comment arriver à cela ? Considérons le piano ou la gymnastique. Le principal de l'étude consiste à répéter partie par partie, non pas en vue de répéter imperturbablement, mais au contraire en vue de remettre les muscles sous la domination de la volonté. L'obstacle est la raideur, qui tient d'abord tout le corps et qui se rétrécit peu à peu et est enfin vaincue. Mais on voit bien qu'il y a deux manières d'apprendre, apprendre une suite d'actions et au contraire apprendre à faire ce qu'on veut. Ce sujet est neuf et de première importance. Il faut distinguer deux profits dans un enseignement. Savoir une chose, et au contraire être en mesure d'inventer en présence de toute chose. Réciter le Lac est une chose ; décrire un paysage et un sentiment ensemble est autre chose. Dans l'apparence, on ne voit point de grande différence entre une manière d'apprendre et l'autre. Dans les deux cas il faut répéter. La différence est intérieure et même intime. Dans un cas on se jette, on se mécanise si l'on peut ainsi parler, on s'interdit de vouloir ; on reprend son élan, on passe. L'action devient étrangère à mesure qu'on la fait mieux. Tel est le pur métier ; et c'est là que vise l'apprentissage. Au contraire dans l'autre genre de travail on ne cesse point de vouloir, on ne cesse point de commander de mieux en mieux de pouvoir s'arrêter de mieux en mieux et reprendre de mieux en mieux. (Exemple l'escrime. La parole. Le style). Par ce genre de travail qui brise en quelque sorte la mémoire, on se trouve bientôt en présence, à chaque instant, de plusieurs actions possibles, sans aucune nécessité qui nous pousse ici et là. D'où résulte une sécurité et une sérénité (Bach lisant un morceau difficile). Donc perception claire et l'action suit. (Escrime le voile). Le style donne des surprises du même genre car il y a un entraînement (c'est le mot des maîtres de gymnastique) qui nous fait maîtres de nous à ce point que tout ce que nous faisons est inventé ; les mots sont nos serviteurs ; tout le vocabulaire est à nos ordres. C'est dire avec Hegel que par l'habitude notre corps devient fluide, c'est-à-dire propre à traduire exactement la pensée, c'est-à-dire situation perçue. Un exemple remarquable ; les Sénégalais à cheval ; ils sont aussitôt comme il faut être, par

la souplesse. Les animaux semblent agir (autant qu'on peut dire qu'ils agissent) dans cet heureux état d'indifférence qui rend vif, précis, adroit. Sans doute la coutume participe de la pensée. La répétition, aimer la répétition, c'est en quelque façon persévérer dans son être. La coutume est aimée. Le témoignage des autres y ajoute beaucoup de force. Bien penser cela prend un sens singulier ; il y a un bien penser directement opposé à celui-là : douter, savoir douter. Se retenir. Ne pas se jeter. De même le jugement est au-dessus des règles. L'art de vivre fait une part aux règles et aux coutumes, mais sans s'y laisser emprisonner. (Le style). Deux manières d'apprendre l'anglais ; mais toujours la coutume l'emporte, parce qu'il y a des Anglais. Avantage du latin.

Je reviendrais encore aux exercices en temps limité, qui ressemblent aux mouvements élémentaires de la gymnastique, en ce que le seul obstacle est la peur (mêlée de colère) et cette opinion passionnée. Prix de 28 objets à 0,25 ; à 1 ce serait 28, c'est le 1/4 du 28, c'est-à-dire la moitié de la moitié. Mais il ne faut point penser à autre chose (On compte une, deux, trois secondes) ; surtout il ne faut pas se crispier, s'irriter, s'affoler, se dire qu'on ne va pas savoir. Si l'on y fait attention, dans un cas comme celui-là, le mécanisme est dominé. Par de tels exercices, on conquiert l'habitude de compter. Le calcul écrit tient beaucoup plus de la coutume.

Le problème est de grande portée. Car tout enseignement doit former des coutumes (une certaine conformité) mais aussi les rompre sans cesse (initiative, invention), Tout le travail doit se mouvoir sans cesse d'un terme à l'autre.

Esquisses d'Alain (1924-1925)

1. Pédagogie enfantine

Dix-neuvième leçon

LA VOLONTÉ ET LE TRAVAIL ¹

[Retour à la table des matières](#)

Il s'agit ici de la moralité. Apprendre à vouloir c'est apprendre à se conduire, au lieu de se laisser conduire. Et il faut d'abord écarter un sophisme d'après lequel on confond volonté avec résistance à l'autorité, résistance à la règle. Il est bien rare que l'homme résiste à la règle (Discipline militaire. Obéissance aux lois. Obligations du métier) autrement que poussé par ses passions. Toutes les règles, prises par un certain côté, invitent l'homme à surmonter les fatalités (ou nécessités) de sa nature. Par ce côté, l'obéissance (Epictète) est toujours bonne par la puissance qu'elle nous fait conquérir sur nous-mêmes (Colère, peur, paresse, lenteur, impatience). Mais enfin il se trouve des hommes qui refusent la règle extérieure d'après une obligation de conscience bien claire, et devant des peines bien pires que celles qu'imposerait l'obéissance. Polyeucte. Il n'y a point d'enfants qui résistent à la règle scolaire d'après un devoir supérieur. Mais toujours la désobéissance indique non pas la force mais la faiblesse. (Entêtement : L'enfant boudeur, résistant, fermé -

¹ [Les exercices de la volonté.]

Colère - L'enfant violent, insolent, impulsif - Légèreté : L'enfant bavard, peu attentif, négligent. - Paresse qui consiste dans l'enfant à ne faire que ce qui plaît : Dormir. Ne pas se laver. Ne pas étudier. Ne pas faire attention). Paresse est faiblesse. Légèreté, colère, entêtement, de même.

La règle scolaire ressemble à toute loi en ceci qu'elle a deux sens : la contrainte, et l'invitation à vouloir. Elle y ressemble aussi en ceci que ceux qui refusent la bonne volonté sont contraints, pour des raisons d'ordre. (Encore bien plus pressantes quand il s'agit d'enfants, surtout qui n'ont que peu d'années pour s'instruire, et que les parents confient au maître.) Mais de toute façon il faut obéir. Mais cette contrainte n'est qu'un moyen extérieur, préliminaire, préparatoire, étranger à la vraie éducation. Une fois l'ordre assuré, il faut que la contrainte cesse d'agir et que les bonnes volontés (admirable pléonasmе) disons simplement les volontés s'éveillent. Il me semble que l'enseignement moral réel consiste dans ce passage. Et remarquez l'avantage du maître sur le père. Le père commande au nom du sentiment. Le maître au fond ne commande jamais. Il attend (comme Moïse (C Claudel) ...). Le discours le plus fort qu'il puisse faire est dans ce genre-ci.

« Je ne parle pas de l'ordre. Il faut que l'ordre soit. Il sera. Il n'y a point de doute. Là-dessus je n'ai pas à conseiller ni à reprocher, j'exige, je force. Mais cela obtenu, je compte que je n'ai encore rien obtenu. Il n'y a aucune vertu ni aucun profit dans l'obéissance forcée. je veux des êtres libres, c'est-à-dire que je mets chacun de vous en face de lui-même. Vous vaudrez selon que vous voudrez. Un homme faible n'est rien. Vous remuez et bavardez, c'est faiblesse. Un rien vous détourne, c'est faiblesse. Vous cédez à l'impatience, à la colère, c'est faiblesse. Vous manquez de courage, de confiance, d'espérance, c'est faiblesse. Chacun des exercices scolaires est l'occasion pour chacun de se gouverner lui-même et de s'élever au-dessus de l'animal. Or pour l'accessoire on peut aider, mais pour le principal, qui est vouloir, on ne peut aider. Je ne puis vouloir à votre place. Même, ici, je ne dois point vous offrir à la légère des secours étrangers (sentiments, récompense, etc.), ni même PUNITION. Et il n'y a pas la moindre lueur d'espoir pour qui ne veut pas. Les fautes d'ignorance ne sont rien. Il faut le temps pour tout. Mais les fautes (manques) de volonté sont des défaites pour vous. Il n'y a point de petites fautes. Vous manquez de courage pour vous lever, c'est manquer de courage. Il n'y a pas d'autre héroïsme présentement pour vous que ce choix continu du difficile, du déplaisant, du rebutant. »

Et tout héroïsme suppose cela. (Les soldats font leur métier). Le fait est que l'habitude de travailler quand on veut, aussitôt qu'on veut, aussi longtemps qu'on veut, est une vertu qui manque à bien des hommes. (Ils ajournent. Ils perdent temps. Ils cherchent excuse.) Et c'est déjà beaucoup d'avoir travaillé d'un travail purement écolier. Il y a un exemple étonnant. (Pierrefeu. Les Brevetés). Ce n'est point paradoxal. Ce sont des hommes qui dans leurs études ont su se gouverner, et par cela seul ils sont et restent supérieurs, quelle que soit la tâche. Il faut toujours classer, examiner, décider. Savoir commencer et finir. Si l'on y fait attention on voit qu'il n'y a point de vertu qui ne suppose celle-là. (Le juge Popinot dans *l'Interdiction*. Aussi Mme de la Chanterie (Association de Charité).) Travailler est la grande vertu. Examinons (L'oisiveté, etc.)

1^e L'assiduité qui consiste en une suite de résolutions qui concordent (Par exemple on craint de manquer). L'accord avec soi-même. Remarquez l'assaut des prétextes ; ils ne manquent jamais.

L'assiduité suppose confiance dans le temps et l'accumulation (considérer le travail fait).

2^e L'exactitude (par crainte de la précipitation, de dépendre des choses) qui concerne une action déterminée. Arriver à l'heure. Avoir terminé à l'heure. (Le lièvre et la tortue).

Il n'est pas difficile d'être en retard.

3^e La mise en train. Ne pas s'amuser à de *lents préparatifs*. Attention immédiatement disponible. Instantanément au travail. (La règle scolaire doit être ici un secours). (Récréation. Étude).

4^e L'ordre. *Une seule chose à la fois*. Économiser la partie matérielle du travail (qui donne l'illusion du travail). Ne pas ajourner l'important et le difficile (Les Notes, les Fiches).

5^e Le repos. Tourner le robinet. Dormir au commandement. Oublier. Ne pas penser mollement et soucieusement à l'obligation de penser demain. Y être tout ou s'en retirer, se détendre. Le travail n'est pas un sujet de conversation.

6^e La règle. Se donner un emploi du temps. (Le Chevalier de Saint-Louis à la Trappe.)

7^e La patience et la ténacité, la SUITE. L'idée qui doit dominer ici, et être souvent rappelée c'est qu'il n'est d'artiste (romancier, peintre, ministre, général) que par d'immenses travaux (Balzac). Et encore une fois il faut revenir sur cette idée que « patience et longueur de temps... » Exemple : Un pont, une maison. Paver une rue. Lire Voltaire. Ne pas se laisser écraser par les perspectives. Et ici encore l'expérience scolaire est plus précieuse que tout. Rien ne la remplace. Le métier la remplacerait. Mais le métier (manuel) a quelque chose qui décourage le travail, c'est qu'on ne jouit point de l'œuvre. Au lieu que s'instruire est une œuvre qui est d'abord fin et ensuite moyen.

Il est important de présenter toujours les exercices scolaires comme des exercices de volonté. Faciles si *on veut*, impossibles si *on ne veut pas*. Ce genre de difficulté doit être le seul. A l'excuse : je ne sais pas, il faut pouvoir répondre : vous ne voulez pas.

L'idée de *réparation* remplaçant la *punition* (c'est la punition volontaire).

Se promettre à soi-même. Se jurer à soi-même. Le maître : « Ce n'est pas à moi qu'il faut promettre. Qu'est-ce que cela me fait ? Voulez-vous être sot, ignorant ou *sans courage* ? *je* n'y puis rien, et je trouve JUSTE que ce soit comme vous voudrez. Pourquoi vous pousserais-je. C'est injustice. Vous devez combattre avec vos propres forces. »

Esquisses d'Alain (1924-1925)

1. Pédagogie enfantine

Vingtième leçon

LA DISCIPLINE INDIVIDUELLE

[Retour à la table des matières](#)

Je traite ici de la discipline individuelle et je la distingue de la discipline collective qui n'est que police. Laissons l'ordre ; supposons-le. Il reste encore des fautes, et des sanctions. Par exemple : Paresse ; devoir fait sans soin. À refaire. Privation de quelque loisir ou promenade ou jeu. Pis l'élève a menti disant que sa mère est malade. Punition plus grave. Avis aux parents par cahier de notes ou lettre. Réprimande, quelquefois publique : Punition exceptionnelle (Renvoi temporaire. Autrefois séquestre. Vers à copier. Retenue, vers à écrire sous dictée). La punition ici ne peut prendre figure de vengeance. Le maître se résigne aisément. Mais il se reprend en songeant à deux choses. D'abord les parents lui ont délégué autorité et surveillance. Puis il pense à l'enfant lui-même, et non seulement aux suites matérielles (insuccès, esclavage, pauvreté, humiliation) mais encore à ceci que l'enfant ne se développera pas, ne sera pas lui-même. Une pensée qui ne s'allumera pas. Faute contre la civilisation, contre l'Humanité. Au fond, faute contre la charité si l'on se résigne. Ainsi il apparaît que la punition est un bienfait. Socrate le dit dans le *Gorgias* de Platon. Heureux celui qui est puni, c'est-à-dire qui est détourné de suivre les plaisirs et la nature inférieure par une peine prévoyante (qui anti-

cipe) qui l'arrête, qui le fait réfléchir, qui le pousse par des moyens extérieurs (Contrainte. Menace. Promesse) à entrer dans une autre voie, et à goûter à d'autres plaisirs qu'il ignore totalement (Christophe et la musique. La culture. La lecture. Le jugement. L'entretien avec soi et avec d'autres. La vie supérieure.) Platon insiste là-dessus que l'inférieur n'est point juge et ne peut faire la comparaison. On ne peut pas faire goûter à un paresseux le plaisir de travailler ; il faut d'abord qu'il travaille.

Mais d'un autre côté, il n'y a de plaisir que dans l'action libre. Ambiguïté de la notion de *Travail*, la pire et la meilleure des choses. C'est ce qu'il y a de libre dans le travail qui plaît. La contrainte par elle-même ne mène à rien qu'à une vie triste et ennuyée. Cercle dont il faut sortir.

Le but, c'est d'obtenir un effort libre, généreux (comme dit si bien Descartes). La première condition c'est que l'effort comme tel ne soit jamais méconnu. Éviter le préjugé (Ne fera rien). Ne pas abandonner l'enfant. Interroger. Corriger. Attendre patiemment (à cela s'ajoute le caprice physiologique. Dans le temps de la croissance, il y a des périodes d'inertie intellectuelle, et des réveils soudains). Il faut suivre ces faits de nature avec une grande égalité d'humeur, et c'est ce que les parents ne savent point faire. Même si un enfant s'attristait et perdait courage, il faudrait lui rappeler cette idée même. Mais aussi l'autre idée, c'est qu'il doit se gouverner et s'imposer la tâche, même si les résultats ne sont pas bons. Souvent une composition effraye. Il faut la présenter comme un exercice de volonté, la victoire consistant non à faire bien, mais à faire. Inconvénient du classement. Mais il faut qu'un élève ait le courage de se connaître et de se comparer aux autres. (Pourquoi cette comparaison doit lui donner courage. Le Premier et le dernier : faible différence). Donc saisir les symptômes du réveil, les attendre, ne point s'en étonner. Dire : « Vous vous y mettez et cela ira tout seul. (Comme pour nager. Le sang-froid admirable du maître.) Vous êtes ici pour vous tromper et moi pour vous redresser. J'étais comme vous. »

Faire entendre que la punition ne sert à rien si elle n'est volontaire. On peut amener l'élève à se noter lui-même, à fixer lui-même la réparation. Dans la famille les promesses (monnaie fiduciaire) ont cours. A l'école il faut promettre précisément de réparer. Et à qui promettre ? Non pas au maître, qui n'a besoin de rien, (qui ne doit jamais se montrer affligé ni irrité, l'enfant aimerait ce pouvoir). Mais se promettre à soi-même. Et encore ne pas se promettre à la légère. Le repentir n'absout pas et ne répare pas (Rubempré). Promettre peu, et *tenir* (Mr. de Saint-Louis). Toujours poser la question ainsi. Voulez-vous être sot, ignorant et *sans courage* ? Non ? Mais moi je n'y puis rien. je ne puis vouloir à votre place. Au fond *je ne le dois pas*. Comparez un pauvre qui travaille seul, un riche qui a un précepteur savant et sévère. Injustice. (Ici se place l'inconvénient des concours, si le maître en fait une affaire personnelle. jamais il ne doit laisser voir un tel sentiment ; il doit s'en défendre).

Contraste entre le jeune bourgeois (qui attend) et le prolétaire, qui ne compte que sur lui (Jeannin).

Le problème des leçons particulières. Il faut d'abord les mériter. Mais ce n'est jamais sans inconvénient.

Esquisses d'Alain (1924-1925)

1. Pédagogie enfantine

Vingt-et-unième leçon

LES CARACTÈRES

Introduction. Les Tempéraments

L'Humeur. La Santé

La Personnalité. L'Individualité

[Retour à la table des matières](#)

Deux choses à dire encore et auxquelles l'éducateur doit se tenir toujours.

1° Les natures ne changent guère.

2° (Comte) Une très faible variation suffit, et il n'y a point de prédestination.

Toute notre étude tend à rendre ces deux idées plus familières et plus assurées.

Nous nous élevons maintenant au caractère qui est l'humeur pensée. Dans l'humeur il n'y a point de pensée. Au contraire un caractère se pense lui-même, se connaît et se reconnaît. Quand je disais qu'on peut jouer de son humeur, j'approchais du caractère ; mais peut-être je passais par-dessus. Car jouer implique cette nuance que l'on ne se prend pas tout à fait au sérieux ; un

caractère se prend au sérieux. On dit quelquefois trop vite que, si on connaissait le caractère d'un homme on pourrait prévoir ses actes de même qu'un chimiste... Ce n'est pas si simple ; l'homme n'est pas terminé à son caractère ; mais le propre du caractère c'est qu'il se termine lui-même : « Tel est mon caractère ». Le bourru sait ce qu'il se doit à lui-même ; le frivole aussi. Le violent aussi. Le rusé aussi. Un homme qui ne pardonne pas a juré de ne jamais pardonner. Un obstiné, de ne jamais céder. (Grandet et sa fille). Il y a de l'infatuation dans tout caractère et une sorte de tyrannie. Par exemple n'aimer point les odeurs. Ne pouvoir dormir dans le bruit. L'homme fait vanité de tout ; et relève au niveau du caractère ce qui bien clairement tient aux vicissitudes de la santé. Exemple le malade qui ne peut dormir et qui s'irrite d'avoir dormi. On voit qu'il y a dans le caractère comme une personnalité morale, mais limitée aux petites choses ; la forme est trop loin de la matière. Le propre de la Grandeur d'âme est de laisser aller l'humeur sans s'occuper de la mettre en système ; par quoi elle tombe aussitôt. Tout homme déclamerait pour un bruit imprévu (une porte) mêlant en son discours son propre caractère et celui d'autrui. L'homme véritable tressaute, esquisse le discours, mais bientôt en rit, et, mieux, l'oublie, l'abandonne comme chose de peu, indigne d'attention. J'en dirai autant de presque toutes les fautes des enfants qui ne sont qu'humeur, et qu'il faut oublier, bien loin de les rappeler, et de modeler ainsi un caractère. « Qui a menti mentira ». « Elle a trompé son père... » *Othello*. Mais ce n'est point vrai des enfants, ni aussi vrai qu'on le croit des hommes.

Esquisses d'Alain (1924-1925)

1. Pédagogie enfantine

Vingt-deuxième leçon

ESQUISSE D'UNE CLASSIFICATION DES CARACTÈRES

[Retour à la table des matières](#)

Comment classer les caractères ; ou comment préparer un vocabulaire qui permette de décrire sous ce rapport tel homme ou tel autre. Envieux. Jaloux. Vaniteux. Dissimulé. Violent. Bourru. Indolent. Frivole. Paresseux. Irrésolu. Obstiné. Voilà des traits de caractère. Ils ont ceci de commun qu'ils se retrouvent en tous les sentiments, en toutes les actions, en toutes les pensées.

Cette division classique fournirait peut-être une classification intéressante des caractères :

Les Affectifs. Les Actifs. Les Intellectuels.

Ces trois fonctions doivent s'équilibrer. D'un côté l'affection (sentiment ou passion) ne va pas à son développement sans l'action (culte, pratique, épreuve) ni sans la pensée.

Esquisses d'Alain (1924-1925)

1. Pédagogie enfantine

Vingt-troisième leçon

LE DÉVELOPPEMENT INDIVIDUEL PAR LA CULTURE COMMUNE

[Retour à la table des matières](#)

C'est en dessous du caractère, le plus près possible de la nature biologique, qu'il faut saisir l'enfant. Ce qui frappe, alors, c'est cette nature en chacun unique, et pour le principal immuable, qui apparaît à l'observateur. Celui-ci est un actif sanguin et le sera toujours ; toujours l'action avant la pensée ; émotion plutôt que passion. L'attention suit les actes. Cet autre est sentimental (affectif) et bilieux. L'affection sera toujours son principal motif d'agir et de penser. Ce nerveux sera curieux et instable. je laisse les nuances ; il faudrait décrire des individus. Et il est clair, comme dit Spinoza, que tel individu ne pourra jamais désirer quoi que ce soit s'il ne désire d'abord persévérer dans son être ; il ne se développera donc que selon son propre plan. Tout lui sera nourriture, mais digéré et transformé à sa propre image. Non seulement il est bon que cela soit ; mais il est nécessaire que cela soit. Toute invitation à changer son être et à revêtir une nature étrangère est donc vaine.

Les vertus en lui seront bien plus proches de ses défauts ou vices que des vertus du voisin. Par exemple la prudence de la dissimulation. Le courage de la brutalité. La probité de la sécheresse. La science de l'esprit de contradiction. La persévérance de l'obstination. Mais c'est encore trop général ; il y a autant de manières d'être obstiné, brutal, dissimulé, rusé, étourdi, qu'il y a de natures individuelles ; autant de passages à la vertu correspondante, autant de visages de la persévérance, du courage, de la probité, de la sagesse. Il faut donc aller au bout de l'idée, et aimer les différences.

Il faut les aimer, car elles sont la force. Cet attachement de chacun à sa nature est la garantie d'une connaissance, d'un sentiment, d'une vertu ; ce qui lui convient il le saisira et gardera par ses moyens propres. On ne s'appuie que sur ce qui résiste. Par exemple une promesse repose sur la promesse d'être fidèle à soi, ou bien elle n'est rien.

Autre idée. Petites variations, suffisantes. Défiance à esprit critique. Brutalité à courage. Attention à ses propres intérêts et probité. Manie de l'ordre et esprit d'ordre. Mais disons encore mieux : toute vertu résulte d'un vice non pas contrarié, mais développé. Un explorateur. Un inventeur insouciant. Un soldat. Un administrateur.

Et enfin disons qu'il n'est pas à craindre que la nature cède jamais, ce qui nous dispense de tant y faire attention et de la cultiver pour elle-même.

Telle est la nature. Il faut d'abord se garder de l'enfermer dans un caractère, de la condamner. C'est arrêter un développement certainement bien plus riche que nous ne pouvons le prévoir. Ne pas parler aux hommes, dit Spinoza, de leur esclavage (*Privatio nihil est*) mais de leur puissance. Ce qui revient à louer plutôt que blâmer, et à inviter selon les leçons de Platon chacun à être pleinement ce qu'il veut être. Reconnaître ce qui existe, ce qui annonce ou promet, laisser le reste. Non point définir, mais assister à la définition en acte ; car dans un enfant rien n'est fait. Délivrer l'idée intérieure, la formule propre de l'être ; cela ne suppose point qu'on se presse de la terminer. Après cela, il ne peut être question de détourner le maître d'observer, de connaître... C'est sa récompense. Je conseille seulement de qualifier plutôt l'œuvre que l'être, de ne rien prédire de mal : « n'est pas encore parti ; n'est pas encore éveillé ».

Bon, maintenant il faut agir, aider, tendre la main ; c'est l'enseignement même. Comment ? Une heureuse nécessité (heureuse à d'autres égards encore) nous impose l'enseignement en commun. Nous ne saurions jamais choisir, enseigner pour tel ou tel. Cette connaissance passe tout homme. Mais bien mieux nous n'avons pas à y penser. Les moyens de culture que la tradition a retenus sont justement ceux qui offrent prise à tous et aide à tous. (Comme la musique parle à chacun, sans être faite pour lui). Le vrai et le beau ont ce privilège de développer les natures. Le vrai, parce que les choses extérieures s'imposent de toute façon, et que, quelque usage qu'on en doive faire (les faire, les rechercher, les changer) la première condition est de les connaître le mieux possible. L'erreur diminue toute nature, toute puissance. Ainsi l'observation, la preuve expérimentale, le calcul, et le *doute* qui est le sel de toutes ces choses, tout cela est bon pour tous, et finira par intéresser chacun, par la variété, par la réalité, par la nécessité. L'esprit géométrique, qui commande toutes les recherches, est bon absolument pour tous. Il faut donc s'obstiner, revenir,

d'après cette idée que le plaisir (l'intérêt), la curiosité ne sont pas des signes suffisants. Les plaisirs sont bien (Aristote) les signes des puissances mais seulement quand on sait au moins un peu. J'ai donc le ¹ devoir de ne point donner à choisir (Parents et enfants se trompent ici) et de poser en règle que celui qui n'a point du tout goûté à la Géométrie (la Science) manque certainement d'un certain développement de lui-même, de son originalité propre.

Mais ce n'est pas assez dire. Il faut, à travers les différences, chercher son semblable, croire à l'esprit humain. L'histoire des grands esprits en est la preuve. Quoi de plus différent ? Socrate, Platon, Aristote, Descartes, Leibniz, Newton (Les différentielles). Mais la science se fait ; l'esprit humain se définit par toutes ces natures si différentes. La culture apprend à aimer les différences sans cesser d'aimer l'humain. Et cette culture bonne pour le maître, est bonne pour l'élève aussi : qu'il se voie différent, mais non pas étranger. Penser, c'est cela même.

Le culte des belles œuvres (poésie et les autres) conduit dans les mêmes chemins, plus efficacement encore. La musique sait bien trouver la nature, elle calme toutes les passions. La poésie aussi touche chacun en son particulier ; elle réconcilie l'inexprimable et l'humain. Toute la culture rapproche les hommes sans leur demander de renoncer à eux-mêmes. En fait plus un écrivain est lui-même, plus il touche l'individu. Ainsi l'amitié des grands hommes et familiarité nous révèle à nous-mêmes. Par exemple Montaigne ; il ne se soucie point de nous aider. Exemple, non modèle (R. Rolland). Nous sommes sauvés par des hommes qui se sont développés eux-mêmes, sans penser à nous. L'expérience fait voir qu'un Descartes, un Balzac n'arrivent à développer leur nature que par d'amples études. Donc poser que le Grand Homme est ce qui convient, et que le médiocre ne convient à personne.

Quelle est la raison dernière de cela ? C'est que le Bien n'est pas une commune formule, mais la foi de chacun en soi. Toute œuvre humaine est l'histoire d'un homme qui s'est sauvé tout, qui ne s'est pas craint lui-même. Ces œuvres donnent donc espérance et foi. L'idée même ici exprimée est tonique au plus haut degré, écartant complètement cette faible idée de la conformité par l'amour des différences (Charité). (L'idée janséniste de la prédestination.)

¹ [droit].

Esquisses d'Alain (1924-1925)

1. Pédagogie enfantine

Vingt-quatrième leçon

LA FAMILLE - L'ÉCOLE - LA SOCIÉTÉ

20 avril 1925

[Retour à la table des matières](#)

La famille est aisément considérée comme un milieu naturel (c'est-à-dire où la volonté humaine n'a rien changé pour le fond, donné, fait). La société de même, quoique ce soit plus difficile. La sociologie se définit par ceci qu'elle considère la société non pas comme régie, encore moins formée, par des lois décrétées par l'homme, mais au contraire comme manifestant par les lois écrites des lois naturelles analogues à astronomie physique chimie biologie (Montesquieu : Ambiguïté du mot loi reconnue : idée sociologique). Histoire naturelle des sociétés. (Le pouvoir réformateur).

Nous avons à considérer l'école tout à fait de la même manière, non pas comme une institution qui paraît bonne à tel sage ; mais comme un fait de la nature humaine, tout aussi net que les deux autres, et s'opposant à tous deux.

L'École et la Famille

L'assemblée des enfants (par âges) est un fait de nature et de société. Cette assemblée (jeux - explorations - amitiés) s'oppose à la famille ; et encore mieux lorsqu'elle s'organise sous le maître (un vieillard conteur, moraliste, conseiller).

1° La loi biologique de la famille rassemble des êtres d'âges différents. La hiérarchie est partout ; les rapports des parents aux enfants sont imités et répétés. - L'école n'offre point cette hiérarchie ni aucune. (Le premier n'a aucun durable privilège). L'école est le seul exemple de l'égalité (par classes) sous un pouvoir qui n'est ni jugé ni discuté.

2° La loi du sentiment régit la famille. D'un côté on exige sans mesure. (Le sentiment bientôt tyrannise, dit Aristote) ; de l'autre côté on se plaint de ces exigences parce qu'on y voit le signe d'un sentiment faible. Par exemple la sévérité des parents est mal comprise ; et eux-mêmes souffrent de cela. « Cet enfant n'a pas de cœur » ; et de l'autre côté « personne ne m'aime ». D'où des malentendus qui sont presque la règle. Des jalousies. Au total tous se gênent et personne n'est content. En particulier l'enseignement est impossible, par le jeu des sentiments. Les parents exigent trop, sont humiliés par la faute, par l'inattention. Les enfants en revanche ont trop de prise, par la tristesse affectée, par la gentillesse, par les flatteries de sentiment.

Au contraire à l'école, l'enfant ne joue jamais sur le sentiment ; il sent bien que le terrain n'est pas solide ; il n'obtient ni tristesse, ni même colère (ce qui est encore une preuve d'affection, c'est-à-dire un espoir de puissance ; bien faire attention ici). Le sentiment est subordonné. Polichinelle maman n'est jamais fâché. La maîtresse non plus mais en un tout autre sens. (Comparaison des enfants. Habitude de métier.)

3° À cela s'ajoute que la famille, étant biologique d'essence, est naturellement dominée par les fonctions biologiques. La santé. Le ménage. Le travail réel. L'économie. Les soucis de commerce et de clientèle. Il n'y a point de règle propre à l'enfance, ou bien elle fléchit à chaque instant. (Retards d'une leçon. Congé, etc.)

L'humeur aussi en dépend ; et la source, le fait économique, est ce que l'enfant comprend le moins (Ne pas crier. Ne pas salir. Ne pas déranger. Il y a des jours tristes et des jours gais, etc.). D'où il se croit souvent victime d'injustice (et le sentiment n'a point de mesure ici, puisqu'il se plaît à essayer, à exiger, à séduire).

À l'école, la nécessité économique est oubliée. Il ne s'agit que de s'instruire. Tout est fait soit pour les tâtonnements de l'enfant, soit pour ses jeux. Tout est réglé et la règle ne fléchit jamais. Un des traits de l'enfance est qu'elle ne discute jamais que la règle incertaine. (Dans la famille on est réduit à *donner des raisons*, ce qui ouvre la discussion. Rousseau a remarqué que

l'enfant discute sans fin. Discussion : enfance de l'esprit). Enfin l'enfant se trouve ainsi dans le milieu qui convient à sa faiblesse, à son inexpérience, à son insouciance, à cet esprit de croissance et de mouvement, aussi à son ignorance. Comparer avec l'apprentissage dans la famille. Mais cela conduit à l'autre développement.

20 avril 1925.

Esquisses d'Alain (1924-1925)

1. Pédagogie enfantine

Vingt-cinquième leçon

L'ÉCOLE ET LA SOCIÉTÉ

27 avril 1925

[Retour à la table des matières](#)

La société autour de la famille est fondée principalement sur l'échange des services et sur les fonctions (situations fixes et honorées).

1° Lorsque l'enfant se heurte aux intérêts hors de la famille, il est aussitôt malheureux, car il se trompe, et souvent par vouloir bien faire ; mais il casse, il use, il dérange. *Il coûte* au lieu de servir. C'est pourquoi il est durement redressé (déjà dans la famille, surtout pauvre). Les expériences de l'enfant, ses essais, ses erreurs hardies et pleines de confiance sont ici hors de lieu. L'apprentissage est une rude chose. Comment s'instruire quand on n'a pas le droit de se tromper ? Simple imitation, prudence, peine. Toute initiative s'y perd. En revanche on y prend le scrupule du métier, qui est admirable par les effets, mais qui rétrécit l'esprit. (Les castes, les spécialités. Ce n'est pas mon métier).

L'école instruit parce que l'école ne se propose pas de gagner sur le travail de l'enfant. Parce que la faute est naturelle, aussitôt oubliée que corrigée. Parce que la bonne volonté est toujours bien venue. (Une faute d'addition sur papier timbré). La dactylographe apprend à *ne jamais se tromper*, ce qui nie l'esprit. La pensée c'est ce qui se trompe.

2° Dans la société, par ces mêmes causes, et par d'autres, proprement politiques, chacun est jugé. (Exemple : le Maréchal Joffre et Monastir). Chacun doit donc éviter la faute ; d'où l'esprit de prudence administrative. On peut, à force de ne jamais rien faire (fuir les responsabilités, s'abstenir, se couvrir), aller fort loin. Cela est vrai du commerce, de l'industrie, et de toute l'existence politique.

Or l'enfant ne peut jouer ce jeu de finesse et de prudence ; il tomberait dans le désespoir. Tel est le sort de l'enfant qui gagne sa vie au lieu d'aller à l'école. Il ne peut porter sa faute et les suites. S'il réussit, c'est par une prudence prématurée (L'enfant vieux) qui dessèche l'esprit. La politique n'abrutit pas moins que l'apprentissage par ceci qu'une faute ne se répare point.

A l'école, cette dure loi est oubliée, effacée. Nul n'est jugé d'après l'antécédent. La faute d'hier ne compte point dans la dictée de demain. Le premier est déchu de son rang sans cérémonie. Il n'y a pas plus de droits acquis que de fautes irréparables. Cela est de nécessité à un âge où rien n'est dit, où de nouvelles puissances se montrent, où la croissance règle l'esprit, l'effort, le progrès. Le travail scolaire ressemble au jeu par ceci qu'on recommence toujours. Et là-dessus règne la redoutable impartialité du maître, qui transporte son intérêt de l'un à l'autre, aussi aisément que d'une génération à la suivante.

Ajoutons que les difficultés sont graduées, ce qui n'a jamais lieu ni dans les métiers ni dans la politique. (Dans l'action, la plus simple, on peut gâter, briser, fausser). À l'école il n'y a point cette responsabilité écrasante. D'où une insouciance remarquable chez les meilleurs.

Tel est en sommaire ce milieu naturel ; encore mal étudié parce qu'on pense à ce qu'il devrait être (programmes, réformes) au lieu de penser à ce qu'il est. Exemple - La sociologie elle-même. Mais les classes iront leur train. La réalité nous ramène toujours C'est d'après cela qu'il faut traiter toutes les questions Récompenses, punitions, classements, programmes, méthodes. Le principe est toujours : variations faibles et qui suffisent. Exemple - Le changement de programmes avec un mauvais maître (sans autorité, paresseux, sentimental, quinteux) ; et le même programme avec un bon maître : faibles changements. Mais c'est le jour et la nuit.

27 avril 1925.

Esquisses d'Alain (1924-1925)

1. Pédagogie enfantine

Vingt-sixième leçon

LA DISCIPLINE ET LA POLITESSE

4 mai 1925[Retour à la table des matières](#)

C'est ici qu'on voit bien l'insuffisance du sentiment. Il est vrai de dire que l'enfant obéit souvent mieux à l'école et accepte mieux la règle. Nous en savons les raisons. Mais en revanche les révoltes de l'enfant dans la famille sont toujours marquées de sentiment ; le respect est au fond, en tout cas l'amour ; ainsi l'insolence trouve promptement sa limite. Elle ne la trouve pas à l'école. Dès que l'ordre est troublé, la turbulence l'emporte, mais encore pis on découvre alors un certain mépris : il est clair que l'écolier ne traiterait pas ainsi un étranger en visite chez lui. Le maître ne doit donc pas compter que sa fonction sera respectée, ni non plus sa personne. C'est une première erreur dont il faut se garder, comme aussi d'essayer de la raison et du sentiment, par exemple de se montrer offensé. C'est une grave faute. Il est clair que l'élève ne reconnaît pas ici une personne morale, comme il le ferait dans un tramway et partout. J'ai remarqué que l'impolitesse, dès qu'on la tolère, est adoptée systématiquement, comme de parler, tourner le dos quand le professeur entre, etc. Cet étonnant oubli des convenances, le même chez les plus polis, tient à ce que la situation (relation) maître-élève n'a pas d'analogue dans le monde ; par suite les relations du monde ne doivent pas être ici imitées. Il faut établir

une politesse spéciale et sans analogue. Tout est donc à faire et tout de suite. je cite encore une bonne maxime : « Le terrain qu'on laisse aux élèves, ils l'occupent aussitôt ». Ils invoquent le précédent. Il y a une idée importante là-dessous : « Si c'est défendu pourquoi le permettre ? Ce n'est pas à nous de savoir ce qui est permis et défendu. » Dans la défense d'un élève puni il y a souvent un reproche, quelquefois explicite : l'ordre scolaire n'existe pas dans votre classe. Alors je ne vois plus de limite. Sous ce rapport les chefs se trompent presque tous. Ils disent qu'il faut se faire respecter, qu'un enseignement doit intéresser, et autre lieux communs où il y a un peu de vrai. (Le professeur doit donner l'exemple de la bonne tenue, etc.) Cela tient à ce qu'ils ont surtout avec l'élève des rapports individuels. Hors de la classe, l'éducation du monde et de la famille fait sentir ses effets. Quand il y a révolte alors, cela tient à des passions bien déterminées où la discipline n'a rien à voir. Par exemple un élève refuse de poursuivre un genre d'études, etc. On peut remarquer une politesse naturelle (et sans hypocrisie) dans un élève qui après la classe vient s'excuser. Encore une maxime : il faut tenir pour nulles ces excuses, et ne jamais lever une punition.

La discipline scolaire est donc quelque chose qui ne ressemble à rien d'autre. C'est une politesse collective qu'il faut inventer et maintenir. J'attache une extrême importance aux signes collectifs de politesse. Se ranger pour attendre, ou bien se lever. Il faut que le commencement de la classe soit bien marqué (d'où la nécessité de l'exactitude).

4 mai 1925.

Esquisses d'Alain (1924-1925)

1. Pédagogie enfantine

Vingt-septième leçon

LA DISCIPLINE

(suite)

[Retour à la table des matières](#)

Il faut un temps rempli et un ordre suivi de façon à éviter l'indécision, l'incertitude, les questions, la confusion. Une cause de désordre : l'approbation (Merlet), la discussion. Libre à chacun d'exiger l'immobilité, ou l'action d'écrire. D'interroger avec ou sans fantaisie. Sans fantaisie vaut mieux : les leçons récitées. Mais toujours est-il que les fautes, surtout qui visent au tumulte, à la confusion, doivent être punies. Les conditions sont :

1° Ne pas se tromper, se renseigner. C'est une finesse du métier (connaître promptement, avoir l'œil), (le bon élève puni).

2° *ne pas s'irriter.*

3° un bon système : ne rien dire ; mais ne jamais OUBLIER. Surveiller l'exécution (Lagneau). Il y a mille espérances qu'il faut anéantir. C'est le principe de toute répression : une petite peine, mais inévitable.

4° ne pas discuter (système militaire). Il est clair qu'il faut que tout se tienne. D'où il faut s'intéresser au voisin, collaborer. Connaître les surveil-

lants ; s'unir à eux. Les élèves excellent dans le jeu de diviser les pouvoirs. Le système du cahier de correspondance. Ici tout est piège. Quand on connaît les élèves pour les avoir souvent tout est facile. Nous penchons tous à croire que c'est notre prestige personnel qui attire le respect (illusion presque inévitable). C'est une idée que l'on paie toujours. Une heure par semaine, il n'y a pas de prestige qui tienne. Ici aider ses collaborateurs. Les renseigner. Ne pas dire « Il est parfait ». Surtout ne pas se réjouir intérieurement.

Les parents collaborent mal. Ils admettent très bien le professeur sévère. Mais ils rient d'un professeur qui ne sait pas tenir sa classe. Ils prennent cela comme un fait de nature. (Semblables aux élèves en cela, ils sont spectateurs). Le fait est qu'il y a des maîtres qui emportent le désordre avec eux. Il faut croire que cela se voit. L'élève dispose ici d'une attention qui ne laisse rien perdre. Il n'y a qu'un moyen, c'est la punition qui ne fléchit jamais.

Une des causes de l'indiscipline est que, si on la laisse arriver à un certain point, on n'ose plus l'avouer, et on excuse soi-même l'élève. Les élèves savent très bien ce jeu qui consiste à aggraver la faute, afin de l'atténuer. (Exemple quand le garçon entre). Ils voudraient des témoins pour dire que tous ont toujours fait ainsi.

Un symptôme étonnant, c'est que les bons élèves eux-mêmes rient ; c'est qu'ils perdent espoir de travailler, et dans le fond méprisent l'homme faible.

Quand l'ordre est établi alors le maître possède, par un jeu de l'imagination qui ne manque jamais, un prestige inexplicable, propre à la classe, et qui ne ressemble à aucun autre. Des répétiteurs paresseux et même ivrognes l'ont aussi bien. Dans les lycées, les surveillants l'ont toujours, etc.

Je conclus en disant que de même que le tumulte entraîne (Par exemple les chut ! au théâtre, etc.), l'ordre et le silence entraînent encore bien plus. Cet ordre est si naturel, il convient si bien aux passions de l'enfance, il définit si bien le sérieux auquel elle va sans en être pourtant capable, que le désordre semble alors impossible, et *fait scandale*. C'est ce scandale qui est au fond du désordre quand le désordre est toléré : moquerie, indignation, mépris. Une classe perdue.

Maintenant le vif pouvoir de mouvement et de bruit entre en jeu. L'enfant est double. D'un côté il est mouvement explosif, tumulte, par le surcroît de force. (Récréations). De l'autre il est sérieux parce que son état présent le quitte sans cesse, il va, il *attend* (attention), il espère. Le sérieux de la classe est ce qui le fait participer à l'humanité.

Il y a contraste en sa nature (Le bon écolier, qui joue sans souci aucun). Le contraste doit être accepté et marqué, *sans aucun mélange des deux*. (Le sifflet). Le *désordre* est la *loi* de la récréation. (Obligation de jouer, de s'agiter, de crier ; c'est ici qu'il est défendu de *faire l'homme*). Par contraste, il faut que la classe s'impose tout à coup, par un changement soudain d'attitudes, qui éteint toutes les passions du jeu. *Les mouvements*.

Les exercices dans leur rapport avec la discipline. L'attitude attentive. Une action attentive. Écrire. Lire en prononçant tout bas. Repasser sa leçon en attendant son tour, etc. (Les cours, les cours dictés, les sommaires, les cahiers). Le problème des punitions. La punition utile, intelligente. Inconvénient : la négligence n'y est pas discernable. *Copier* est bon (Écrire sous dictée) alors la négligence peut être réprimée. Il est profondément logique d'imposer une attention machinale à qui n'est pas maître de soi. Cette partie de l'attention est toujours importante ; on la méprise trop aisément. Les textes dictés.

Les conseils de discipline. Les punitions graves. Les rapports sociaux. Les grands personnages.

Esquisses d'Alain (1924-1925)

1. Pédagogie enfantine

Vingt-huitième leçon

L'ÉMULATION ET L'ENSEIGNEMENT MUTUEL

[Retour à la table des matières](#)

La vanité et l'envie se développent ensemble dans la vie de société (comme l'infatuation et la jalousie dans la vie de famille). Il y a toujours de la vanité dans l'envie ; car on n'envie point les vertus, c'est-à-dire les puissances réelles. Nul ne désire être autre ; s'il veut devenir meilleur c'est en restant lui-même. Ainsi je n'envie point l'avarice, ni la richesse qui en résulte. je n'envie point le courage, ni la gloire qui en résulte. je n'envie point le travail, ni le savoir qui en résulte. Ni l'intrigue suivie, et le pouvoir qui en résulte. Ce qu'on envie c'est la part de chance et de hasard. Et l'on peut remarquer aussi que l'orgueil se porte presque tout là-dessus (Une réputation à garder, et qui n'est pas bien fondée). L'Envie se dit en présence du Succès : ne le vaud-je pas ? C'est un conflit (L'Envie et l'Orgueil) entre les parties médiocres et qui cherchent appui. Essentiellement comme l'a vu Comte, il y a de la vanité dans les sentiments sociaux ; nous cherchons ce soutien et ce secours, nous voulons participer à cette existence par les signes ; et quand on dit que l'homme est un

animal sociable, on ne dit pas autre chose. (La fierté et la puissance refusent de jouer ce jeu. Stendhal, etc.).

À l'école ce n'est point la vie sociale ; ou plutôt le rapport social se transporte tout dans la relation des élèves au maître. Hors de cela, il n'y a ni respect ni puissance ; il s'établit une égalité clairvoyante et bien fondée ; car les jeux, les sports, la camaraderie effacent les différences d'aptitude ; c'est là qu'on voit, qu'on sent qu'entre le premier et le dernier il n'y a pas grande différence ; que le travail suivi fait tout ou presque tout ; qu'il y a souvent un très petit obstacle qui empêche que l'on comprenne. (Exemple : l'enseignement mutuel au tableau). Cette idée est à reprendre, surtout dans le Primaire où l'Étude et la Classe sont moins distinctes. Un maître du même âge, cela efface la distance de l'âge, qui souvent enlève courage à l'enfant. Le bon élève a la simplicité de son âge ; il va tout droit, comme dans les jeux. Il va au plus pressé. Cette méthode a des ressources qu'on ne soupçonne point. Le professeur aperçoit des obstacles, des scrupules ; et en cela il n'est pas toujours sage. Il manque de souplesse, de jeunesse. Il cherche son propre progrès. La fameuse transition de Voltaire (m'y voilà) est un mouvement de jeunesse. La force du bon élève est qu'il ne cherche pas difficulté et ne tire pas importance (exemple une version latine : il faut de la jeunesse d'abord).

Il résulte de ces rapports qui sont constants (conversations d'écolier - Renseignements - Aide) un double sentiment qui a la pureté de la jeunesse. L'élève fort ne méprise point l'autre, parce que tout lui semble facile. (Exemple les trois perpendiculaires). C'est comme pour courir, sauter, lancer la balle, diabololo, bicyclette. Cela paraît impossible, et soudain facile, dépassé. On n'y pense plus. (Quel est le chauffeur qui est orgueilleux de bien conduire ? C'est le métier).

D'un autre côté l'élève faible admire l'autre, mais il en est à ce point (que l'on trouve rarement plus tard) d'admirer l'espèce et lui-même (comme une mère admire son enfant qui en sait bien plus qu'elle. Mais elle ne voit point tant de distance). (Tu ne crois pas à ces bêtises-là). C'est que l'esprit sent toujours ses puissances, et même d'autant mieux qu'il ne les a pas essayées. (Le prolétaire et Painlevé. Tissot). D'où cette maxime sublime qu'admirer c'est égaler. D'où il est vrai le paresseux se console trop vite. Mais d'un autre côté il participe, il est comme le public (Shakespeare) ; et c'est un chemin pour comprendre. Il y a une marge de choses que nous sommes sur le point de comprendre. Il y a de la générosité à le laisser à d'autres. Et voilà l'école du jugement. (C'est à un tel qu'il faut demander cela). Les élèves de Lagneau. On s'étonne de retrouver plus tard *des hommes*. Mais ils ont participé. On se plaint des traînants. Mais d'abord ils sont une occasion de revenir. Réflexion des plus forts (ce qui manque dans les élites si on les rassemble). D'autre part les traînants sont peut-être mieux avec de plus forts qu'entre eux. (Conçoit-on tous les derniers réunis ? Ils désespéreront de l'espèce). Les hasards sont bons. Il faut les accepter et s'en servir au mieux. Il y a aussi de quoi consoler le faible ; en exaltant le premier, il se relève lui-même. D'où de beaux sentiments, essentiellement sociaux (Une vieille nourrice. Une vieille bonne et son maître, Pasteur ou Renan).

Le mot émulation exprime bien ce rapport, propre à l'école, parce qu'ici l'envie est effacée. (Doit l'être : le succès doit être toujours possible). Le

hasard, la chance, l'opinion, n'y sont pour rien. L'espèce, de toute façon, est le modèle de l'individu. A la fois il se contente de sa place et espère beaucoup. Même sentiment à l'égard des grandes œuvres, bien avant de les comprendre on s'y retrouve, seulement par le rythme poétique. (La musique offre ce rapport à l'état de pureté). Ainsi l'émulation (oser et se consoler en admirant) est le principal de la culture. Quel réconfort d'avoir été camarade d'un grand homme. Ces sentiments soutiennent l'esprit. D'où une sécurité du jugement, jointe à la modestie. L'esprit se tient autant par ce qu'il croit (Halley, Branly) que par ce qu'il sait.

Esquisses d'Alain (1924-1925)

1. Pédagogie enfantine

Vingt-neuvième leçon

LA CULTURE LITTÉRAIRE ET LA CULTURE SCIENTIFIQUE

25 mai 1925

[Retour à la table des matières](#)

Ce sont comme deux visages de l'esprit, qui ne regardent pas le même monde.

Deux ordres.

1° L'ordre extérieur (le mieux connu, le régulateur de nos pensées. Aussi le dernier connu).

L'événement, qu'il faut subir. L'accident, la guerre, le cyclone, l'inondation, l'incendie. Il faut s'en arranger.

La Nécessité	Connue d'abord clairement dans les nombres, l'algèbre, la géométrie, la mécanique. Démêlée dans l'événement par la confrontation de l'hypothèse et du fait. Prise comme idée directrice : 1° Pour l'étude de la Nature inanimée 2° Pour l'étude de la Vie (Descartes) 3° Pour l'étude de la Société humaine elle-même du connu à l'inconnu.
---------------------	--

Esprit Géométrique. Idée du Matérialisme selon Comte.

2° L'ordre humain.

Le premier connu (L'Enfant), le moins connu, en un sens le perturbateur de nos pensées (Animisme. Anthropomorphisme. Les Primitifs).

Caractères de l'ordre humain (reflétés dans le monde de l'enfant) :

Tout dépend des volontés. (Le miracle).

Donc menace ou prière. Tout est possible. *Les contes*.

Puissance des passions (Contagion). Puissance du Vouloir.

Jeux d'imagination. (Sympathie. Antipathie. Imitation. Association. Superstition. Les rêves. Le langage. L'éloquence. La poésie. Les arts).

Dans ce chaos, il y a pourtant des lois à découvrir. (Vérité de la nature humaine).

L'homme se reconnaît dans les œuvres d'art (Poésie. Draine. Comédie). Ainsi se forme, par les œuvres (sélection. L'opinion. Le Cortège des admirateurs) une psychologie d'inspiration (Déjà *dans le langage*. Cœur. Peuple. juste. Ivresse. Ordre. Humanités, etc.).

Qui sait sa langue et les langues connaît déjà l'ordre humain.

Les langues sont elles-mêmes assurées, purifiées, conservées par les auteurs.

On comprend aisément quelle est la fin de l'étude des langues et d'abord de la langue maternelle.

1° Savoir bien, c'est-à-dire s'élever au-dessus de l'usage vulgaire (Langue pauvre et sans nuances, où le sens s'étend, où la syntaxe s'efface).

Vocabulaire (Par les racines si on peut)

Syntaxe (Par la logique réelle)

2° Les grands auteurs parce qu'ils font renaître le génie caché de la langue. (Une *familiarité inusitée*).

Poètes	(Homère, Virgile, contes et légendes).
Dramaturges	(Eschyle, Shakespeare, Corneille, Racine, Goethe, Molière).
Romanciers	(Rabelais, Le Sage, Hugo, Balzac).
Moraliste	(Marc-Aurèle, Montaigne, Pascal, La Bruyère, Vauvenargues).
Philosophes	(Platon, Épictète, Descartes, Kant, Comte).

L'étude des auteurs « Conversation... » comme avec un homme de culture et d'expérience immenses.

On remarquera l'importance des œuvres écrites (pour la culture) : poésie et prose. Les autres arts n'agissent pas moins énergiquement mais sans paroles ; modèrent nos pensées en réglant nos actions. La culture littéraire, avec la même puissance, règle plus directement encore nos pensées par l'expression (c'est la beauté ici qui fait *d'abord* preuve). On remarquera que selon l'ordre biologique (l'enfance) et selon l'ordre historique (les primitifs) cette manière d'apprendre *est la première*.

Dans la psychologie les meilleurs témoins sont les génies littéraires.

D'où

1° La culture suppose un équilibre des deux (Géométrie, Finesse).

On peut imaginer deux portraits :

Celui qui connaît très bien les Humanités (l'Humanité), très mal le *monde* autour.

Celui qui au contraire...

le 1er a naturellement une physique de sauvage. Il croit à la chance et à la fatalité.

le 2e a une notion sommaire et risible de l'homme, des passions, des sentiments (religions).

2° Malgré l'apparence, la culture littéraire est la préparation naturelle de l'autre. (La loi des 3 états) ¹.

Ici attention. L'idée est cachée. Car il semble que la géométrie ne demande que l'attention à l'objet. Mais justement cette géométrie pratique finit par l'emporter si l'on n'a point d'abord le sentiment d'un ordre des pensées, qui vaut par lui-même. Il y a deux géométries. Dont l'une vise toujours à la mécanique (Le jeune garçon. La fille est mieux avertie par sa nature). L'autre aperçoit une fin plus étendue et un horizon des sciences jusqu'à la sociologie. (Qu'est-ce que l'esprit, comment est l'esprit ?)

Encore autre chose. Il faut une rhétorique d'abord, pour bien rassembler la preuve. On a remarqué que les grands géomètres écrivent bien (élégance) mais il faudrait inversement montrer qu'un langage bien connu, jusqu'au solide (l'humain), soutient l'esprit dans les raisonnements difficiles.

3° Ce serait donc une erreur de croire qu'un enseignement primaire doive être surtout scientifique.

4° L'essentiel de la culture littéraire. Les Humanités. La Langue. Les Poètes.

5° L'essentiel de la culture scientifique. La Géométrie (Arithmétique, Algèbre, Mécanique).

Règles de l'explication française - Vérités concernant la nature humaine :

1° Explicites

2° Implicites

Logique.
Vocabulaire.

Lois de l'imagination

Composition.
Sonorité.
Rythme.

Il y a ici une psychophysique naturelle (le vers, la strophe, la période, le trait).

¹ Le problème de l'école unique.
1° Point de vue du recrutement de l'élite
2° Démocratie

Commencer par la Culture Littéraire et la pousser toujours à fond.
Exemple : Lecture, Récitation, Dictée à l'école Primaire.
Ne pas tant s'occuper des choix, ni des aptitudes. C'est en raison de l'inaptitude que la plus haute culture est nécessaire (Le Catéchisme).
La Religion de l'Humanité

	Un sens	Un sens
Humanité	Flèche orientée	Flèche orientée
Patrie	vers le haut	vers le bas
Famille		

Comment *l'esprit historique* (Esprit d'ensemble) met toutes ces connaissances à leur place par la considération toujours présente de l'Humanité tout entière (A chaque époque - Avant - Après).

25 mai 1925.

Esquisses d'Alain (1924-1925)

1. Pédagogie enfantine

Trentième leçon

DU CONFLIT ENTRE L'INDIVIDU ET L'ÉTAT

[Retour à la table des matières](#)

L'État est un pouvoir abstrait (plus que juridique, administratif, qui *fait* les règlements et qui les applique). Parmi les fonctions de l'État moderne est l'Instruction Publique. A ce point de vue considérons l'antique opposition.

L'individu biologique est indépendant de l'État. L'État règle les échanges mais c'est l'individu qui produit. Le conflit consiste en ceci que l'État

- 1° prélève une partie de la production (Travaux, Armée, Police, Fonctionnaires).
- 2° intervient dans les faits de la production et de l'échange. (Le prix du pain. La vie chère. Les huit heures. La grève).
- 3° produit lui-même (chemins de fer. Routes. Travaux Publics. Arsenaux, Tabac, Postes) et produit assez mal. Il manque l'intérêt personnel (L'œil du maître). je me borne à cette esquisse.

De même, l'individu pensant. Il ne relève que de sa conscience. Il peut suivre sa religion ou la laisser. Choisir telle règle de morale ou les nier toutes. Préférer tel régime politique. Juger les événements et les hommes. Le vote consacre ce droit.

Mais l'État règle les opinions. Cela est évident et admis pour les bonnes mœurs. Aussi pour les doctrines qui enseignent absolument la révolte. Aussi, dans les temps de crise, pour les doctrines qui mettraient l'humanité et les devoirs correspondants absolument au-dessus de la patrie.

En fait il y a deux parties dans tout enseignement.

1° Une culture d'après le principe de la liberté du jugement. Principalement scientifique. La preuve. Le doute. L'examen. L'esprit de défiance et de précaution. Et par rapport aux théories et par rapport à l'expérience.

2° Une culture nationale et en même temps humaine d'après une antique tradition. Cette culture va naturellement du sentiment (admiration) à l'idée. C'est-à-dire qu'elle prend les idées humaines, occidentales, nationales, comme des faits humains respectables. L'effort de l'esprit n'est pas tant ici à exiger des preuves qu'à éclairer le premier mouvement qui est *instinctif*.

Il y a ici une méthode fondée sur l'expérience (Éclairée : critique des témoignages et des textes) mais sur l'expérience des choses humaines (à la fois psychologique, morale, sociologique). Ces deux parties, c'est toujours Raison, mais en deux sens :

1° C'est la Raison Formelle, l'éducation du jugement, sans préjugé sur les objets. C'est l'école du doute.

2° C'est le Contenu, c'est-à-dire l'inventaire du Bon Sens. La Nature Humaine commune en fait.

Voyez bien la différence. Les méthodes rationnelle et expérimentale nous amènent à l'art d'observer et d'expérimenter, qui n'est pas peu et qui serait encore le même devant d'autres phénomènes.

La culture humaniste nous fait reconnaître de plus une constance des conditions humaines. Par exemple : Le langage, les religions, le droit (l'arbitre). Les passions. Les crimes. L'accord des hommes n'est plus fait ici de négations. Telle est la *Réalité Sociale*.

Par exemple un crime. Les circonstances relèvent de la méthode Critique. Ne rien croire. Mais les passions - colère, avarice, cupidité, amour, haine, rivalités - viennent illustrer l'expérience humaine, par un accord toujours confirmé avec les poètes et les arts, avec les croyances de tous les temps, avec le langage et les proverbes, enfin avec nos propres sentiments qui à la fois vérifient ces témoignages et sont éclairés par eux. Sens à la fois psychologique, mais encore et surtout sociologique (L'Esprit d'Ensemble. Méthode historique).

Et cela conduit à comprendre qu'il n'y a point réellement conflit et que l'individu sans cette culture serait un être purement biologique. Sous ce rapport redisons qu'accepter le langage commun (même orthographiquement) c'est l'éducation de ce respect de l'humain.

Maintenant y a-t-il conflit entre l'Humanisme et le Nationalisme ? Nécessairement les deux s'apprennent en même temps. La nation, comme la famille est un fait humain. Voir l'accord dans les différences, tel est l'effet d'une culture largement comprise. En la poésie les deux s'accordent.

Remarques sur l'Instinct

1° Définir. Action utile à l'être vivant, mais qu'il accomplit sans savoir qu'elle lui est utile.

2° Vue Bergsonienne sur l'instinct qui est le prolongement, l'effet extérieur de l'action organisatrice, réparatrice, régulatrice (la patte d'écrevisse). Au lieu que l'action intelligente se fait *par outils*.

3° Que l'opposition est aussi dans l'homme.

Toute action repose sur l'instinct.

Nos sentiments sont la connaissance de mouvements instinctifs déjà esquissés (Tendances).

Exemple. La colère, l'enthousiasme, L'AMOUR. Les instincts Sociaux (Comte).

Les reconnaître est un des grands objets de l'intelligence (biologie et sociologie).

Les développer est une partie de la morale, ne pas couper l'homme en deux. La Réalité Humaine, l'ordre humain.

Esquisses d'Alain (1924-1925)

1. Pédagogie enfantine

Trente-et-unième leçon

LES HUMANITÉS

5 juin 1925

[Retour à la table des matières](#)

Comte se plaît à dire que « l'Humanité se compose de plus de morts que de vivants », et que « les morts gouvernent les vivants ». Ne l'entendez point selon l'hérédité ni selon la coutume. Il s'agit de l'immortalité subjective (Homère - Platon - Descartes - Pascal - Goethe). Le culte des morts est aussi ancien que l'humanité, il se trouve purifié enfin dans les Humanités, si bien nommées. Voici en quoi consiste cette purification. Le mort, en tant que dissous, vieilli, disparaît. (Rite des Sépultures - Exigence des morts. Antigone). Il faut l'entendre ainsi ; tout ce qui fut faiblesse, décadence animalité corruption dissolution (ce qui est continu et que la mort rend seulement plus sensible), tout cela *doit être* oublié. (Brûlé - Purifications). C'est notre premier devoir envers les morts ; notre piété l'accomplit de toute façon, oubliant aussitôt ce qui fut petit, cherchant ce qui fut grand ; c'est ainsi, c'est seulement ainsi que nous épurons, cultivons, honorons nos meilleures pensées. Les morts sont donc des dieux immortels par notre durée, immortels de plus en ceci qu'ils ne sont plus soumis à la mort, ni à aucun genre de décrépitude. D'où le mythe ancien : ils sont satisfaits, ils ne reviennent plus sous leur grossière

enveloppe, quand une fois ils sont ensevelis. C'est donc par cette piété que l'Humanité se sépare de son corps et devient pensée. La mort naturelle, dit Hegel, est le commencement de la vie de l'Esprit. Les mythes toujours ont traduit ces pensées. L'apothéose est le mouvement invincible de l'admiration. Nous sommes libres enfin d'aimer ; ils sont comme nous voulions. Ils nous aidaient mal ; souvent ils contrariaient la vénération. La piété est toujours l'active recherche du meilleur ; elle ne réussit pleinement qu'envers les morts (Les Olympiens. Les Saints). En Platon et dans tout le Christianisme on voit déjà un constant effort pour surmonter des erreurs naïves et bien naturelles. Car l'amour voudrait conserver tout. Ce bel effort, dans la famille, arrive bientôt à une sorte d'oubli par l'insuffisance des documents, et aussi des vertus. Les signes durables manquent. Dans l'ordre politique un peu mieux encore ; mais non purifiée de chair et de fausse puissance.

C'est dans les Grands Hommes (Artistes. Écrivains. Penseurs) que l'Humanité se retrouve, et pense sa propre durée. Les Grands Hommes ont laissé le meilleur d'eux-mêmes et de nous, ce qui rend plus aisé d'oublier le reste. La gloire s'achève par la légende (Homère) qui refait la vie d'après l'œuvre. (Ainsi les recherches historiques sont souvent impies ; il n'y a que l'admiration qui les éclaire comme il faut). Alors les œuvres viennent à nous, portées par le cortège des admirateurs (Immortalité de la foule par les auteurs). L'Humanité prend conscience d'elle-même par ce culte (*Culture*) et jusqu'au détail. (Un poète vieux de 4000 ans). En eux nous nous trouvons nous-mêmes. Par eux la meilleure partie de nous prend consistance parmi nos faibles pensées. Lire, réciter. Solidité des œuvres. *Prière* (Une Pensée) (Comte). Il n'y a donc point d'homme sans culture. Et on comprend mieux ici ce que j'avais, C'est que la vraie géométrie suppose la culture ; faute de quoi l'esprit retombe à l'invention mécanique, qui va à une civilisation animale. « Le plus vivant des êtres connus ». a Un même être... » (Pascal). Sous cette idée l'histoire et la littérature prennent leur signification. Et déjà la simple étude de la grammaire est la première initiation.

Le problème de l'enseignement est ainsi posé devant nous en termes non ambigus. (Il faut développer l'Esprit du Catéchisme. Idée d'enseigner à tous ce qui importe le plus). Ici paraît l'idée de l'École Unique, et cette grande idée qu'il ne faut pas choisir parmi les enfants, et que parmi les auteurs il faut choisir les Grands. Cette idée arrive difficilement à se purifier.

Recrutement de l'élite ; instruire ceux qui sont dignes. Nous y sommes. Mais ce n'est qu'un commencement. L'idée chrétienne nous pousse au-delà. Car dans le doute il faut baptiser.

La démocratie ne peut s'y tromper. Elle repose (à sa grande terreur) sur les lumières de tous, et donc sur l'instruction, donnée plus fortement, plus obstinément à ceux qui en semblent le moins dignes. C'est une faute contre justice et contre Charité de céder aux aptitudes et de permettre un choix. Certainement ce choix est aveugle ; pour choisir, il faut connaître. On reste stupide devant cette idée que la femme de ménage, l'usinière, la bouchère décidera que son fils ne fera pas de latin, ignorera la poésie, ou les mathématiques. D'autant que le pire c'est que le choix des parents est toujours celui de l'enfant. C'est permettre de renier les vrais ancêtres.

Nous avons l'équivalent de ce catéchisme obscur et touchant, premier appel à l'Esprit dormant. C'est la poésie. La poésie touche avant d'éclairer ; la plus belle est ici la plus convenable pour tous. Ne croyez pas que ce soit peu pour le jeune barbare que de réciter La Fontaine ou le Songe d'Athalie. C'est, encore une fois, et d'après une loi commune à tous, apprendre l'expression avant l'idée, et plier le corps afin d'éclairer l'esprit. De même pour la musique : toujours le plus beau. Ici nous portons l'attention et nous surmontons l'inaptitude. Qui ne commence pas ainsi ne commence nullement. Là est la faiblesse de ces méthodes (inspirées par un noble souci des arriérés, noble, mais non toujours assez clairvoyant. L'erreur est de développer d'abord l'intelligence au lieu d'éveiller et discipliner le sentiment), qui veulent s'abaisser au niveau de l'enfant et aller de notion claire en notion claire. Mais ce qui est au niveau de l'enfant c'est au contraire le plus obscur et le plus riche.

Bref il faut que l'enfant découvre d'abord une perspective de poètes, jusqu'au fond des âges. Religion de l'Humanité. « Le poids croissant des morts ne cesse de régler de plus en plus notre instable existence ». Exemple, Tissot est une intelligence nue, une ignorance de l'humain (les religions) et par un contraste étonnant une impuissance devant l'abstraction géométrique. Bref une irréligion sans remède qui ferait l'Esprit Primaire. Le but est donc d'ouvrir à tous non pas *l'accès des places*, mais l'accès aux Lumières Humaines ; chacun servira humainement à sa place, on feint que nous avons besoin d'une élite éclairée ; mais bien loin de là ; nous avons besoin d'un peuple éclairé, d'ample jugement, de large vue, et d'abord par sentiment et pressentiment. Donc lecture, récitation, dictée, le tout pris des Grands morts. Choix de l'Humanité. Immortalité commune.

5 juin 1925.

Fin du livre.